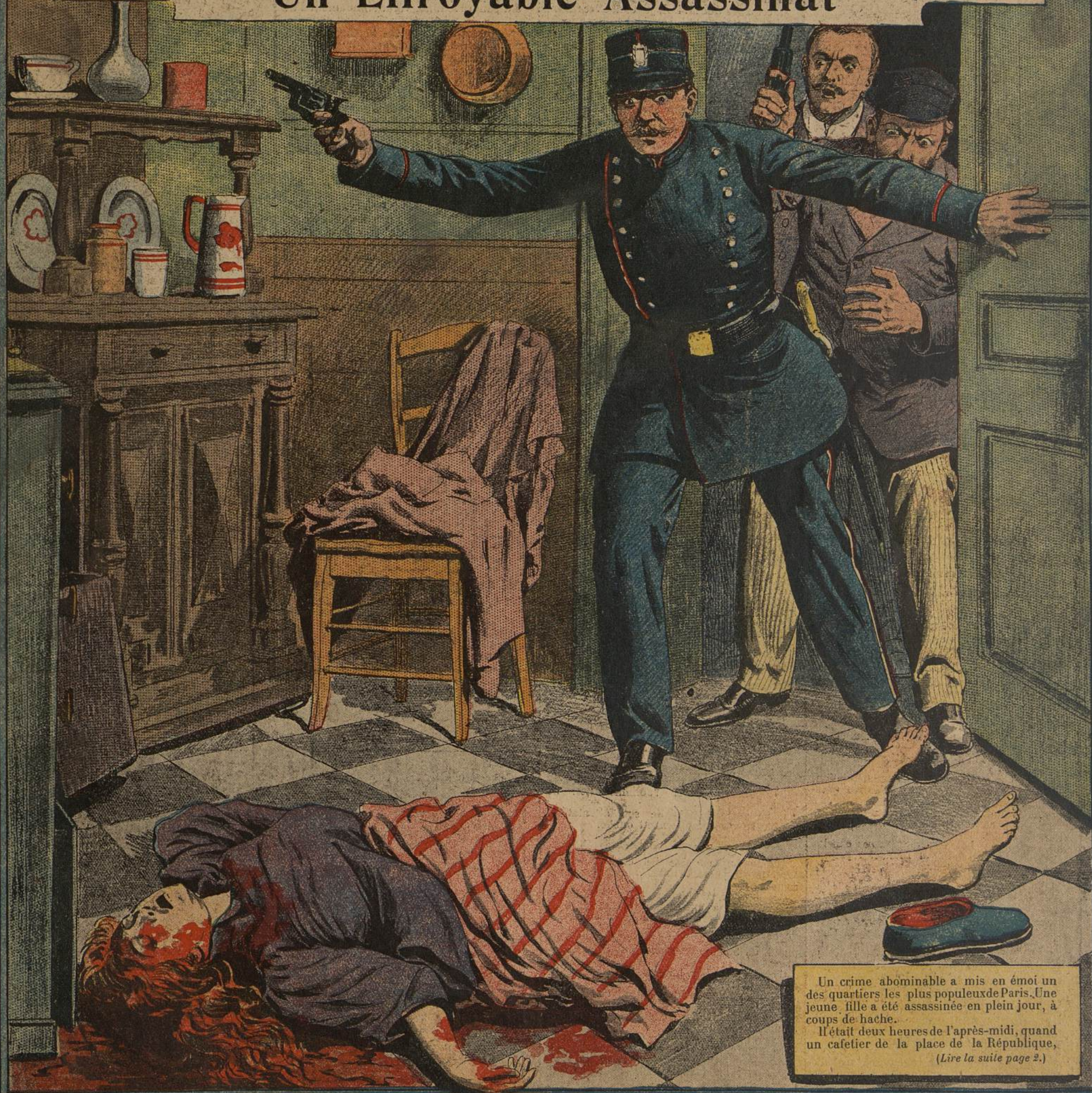


# L'ŒIL DE LA POLICE

PUBLICATION  
NATIONALE

## Un Effroyable Assassinat

HEBDOMADAIRE



Un crime abominable a mis en émoi un des quartiers les plus peuplés de Paris. Une jeune fille a été assassinée en plein jour, à coups de hache.  
Il était deux heures de l'après-midi, quand un cafetier de la place de la République,  
(Lire la suite page 2.)

VOIR A L'INTÉRIEUR NOTRE SUPERBE PAGE EN COULEURS

Voir à notre douzième page, notre grand dessin en couleurs : VICTIMES DU DEVOIR !





### LA SEMAINE CRIMINELLE DANS PARIS

**MEURTRE PAR FRAYEUR.** — Trois jeunes gens, dont l'un est répétiteur stagiaire à l'Institut des sourds-muets, passaient vers minuit, rue Gay-Lussac, quand un soldat de



l'infanterie coloniale qui les croisait en compagnie d'un individu, fit mine de s'élaner sur le répétiteur. Effrayé et croyant à un attentat, celui-ci fit feu sur le soldat qui, atteint en plein cœur, tomba foudroyé. (V<sup>e</sup> Arr.)



**DRAME DE LA JALOUSIE.** — Dans un logement de la rue de la Chapelle, vivait un employé de commerce et sa femme. Celle-ci, terrorisée par un garçon coiffeur dont elle avait fait la connaissance, était devenue sa maîtresse. Le misérable torturait la malheureuse femme qui ne voulait pas, pour le faire vivre, se livrer à la prostitution. Elle avoua tout à son mari qui, au moment où le coiffeur se présentait chez lui, lui tira en plein cœur une balle de revolver. La mort fut instantanée. (XVIII<sup>e</sup> Arr.)



**VICTIME D'UN APACHE.** — Vers deux heures du matin, avenue de Clichy, passait un individu, quand il fut insulté par deux femmes qui stationnaient sur le trottoir. Il fit mine de frapper l'une d'elles qui s'accrocha à lui. Mais de l'ombre surgit un apache qui, d'un coup de couteau, tua le noctambule. Puis le meurtrier et ses complices prirent la fuite. (XVIII<sup>e</sup> Arr.)

#### Le pourvoi de Renard

La chambre criminelle de la Cour de cassation examinera incessamment le pourvoi de Renard, condamné aux travaux forcés à perpétuité par la Cour d'assises de Seine-et-Oise (après renvoi sur cassation d'un arrêt de la Cour d'assises de la Seine), pour assassinat de M. Remy. M<sup>r</sup> Mornard soumettra à la Cour suprême trois moyens de cassation. Le premier moyen vise la communication de ses impressions à des tiers par un des jurés, M. Riondel, au cours des débats. Le second motif de cassation est relatif à la réponse du jury qui, ayant écarté la circonstance aggravante de la préméditation, a répondu affirmativement à d'autres questions subsidiaires, susceptibles d'entraîner une condamnation perpétuelle. Le troisième moyen s'applique à une question de forme. Le conseiller Laborde donnera ses conclusions et l'avocat général Blondel représentera le ministère public.

#### L'AFFAIRE STEINHEIL

LA DATE DU PROCÈS

C'est le mercredi 3 novembre prochain que Mme Steinheil comparaitra devant la Cour d'assises de la Seine, présidée par M. de Valles. Cette date vient d'être fixée par le parquet, à la suite du roulement des magistrats à la Cour d'appel de Paris. Les débats de l'affaire Steinheil occuperont toute la première session de novembre, c'est-à-dire dix à onze jours. L'accusation sera, comme on le sait, soutenue par M. l'avocat général Trombet-Dalle. M<sup>r</sup> Antony Aubin assistera Mme Steinheil. Mme Steinheil a été malade, non pas atteinte de tuberculose ou d'une maladie organique grave, comme on l'a dit, mais le

### Victimes du Devoir !

(Suite)

27, rue de la Folie-Méricourt. Le sous-chef de la sûreté, accompagné de son secrétaire, M. Perrot des Gachons, de l'inspecteur principal Dol et des inspecteurs Mugat et Mathieu, se transporta au lieu indiqué, monta au deuxième étage et sonna à l'appartement de Delaunay.

A travers la porte, ils entendirent la femme de ménage du malfaiteur demander à son maître si elle devait ouvrir. — J'y vais moi-même, répondit Delaunay.

En même temps, le misérable ouvrait sa porte, et, avant que M. Blot ait pu faire un geste, Delaunay faisait feu sur lui.

Tandis que M. Perrot des Gachons soutenait M. Blot, prêt à s'affaïsser, MM. Dol, Mathieu et Mugat s'élançaient sur l'assassin.

Sans reculer d'une semelle, celui-ci les attendit de pied ferme et à trois reprises fit feu sur eux.

C'est alors que M. Dol, jugeant avec raison que ses hommes et lui avaient suffisamment essuyé le feu, mit à son tour le revolver à la main, et fit feu mais il n'atteignit pas le bandit.

L'inspecteur Mugat était resté aux prises avec Delaunay qu'il avait poursuivi dans sa chambre. Une lutte terrible s'était engagée entre eux; l'inspecteur avait été blessé par un premier coup de feu; il espérait cependant pouvoir venir à bout de son adversaire. Mais la balle du misérable l'avait frappé aux reins et avait pénétré dans l'abdomen. Le malheureux chancela bientôt et s'affaissa. Il était mort.

Le bandit qui, pendant ce temps, avait réussi à fermer la porte de sa chambre, se brûla la cervelle et tomba aux côtés de sa victime.

Le sous-chef de la sûreté, transporté dans une pharmacie, y succombait quelques instants plus tard sans avoir repris connaissance.

Les funérailles de ces deux victimes du devoir ont été célébrées aux frais de la ville de Paris au milieu d'un grand concours de population.

Le Conseil municipal a voté une pension aux deux veuves.

régime débilant de la prison a déterminé des hémorragies qui l'ont affaibli et pâle; elle a aussi beaucoup maigri.

M. de Valles est allé l'interroger dans sa cellule de la prison de Saint-Lazare, ainsi que le veut le code de procédure criminelle, et lui a demandé si elle persistait dans les moyens de défense qu'elle a employés jusqu'ici pour affirmer qu'elle était étrangère au crime dont elle est accusée.

Mme Steinheil a répondu que, comme elle l'a soutenu dès le premier jour, les assassins sont les trois individus vêtus de lévites et la femme rousse qui ont assassiné son mari et sa mère.

Le défenseur de l'accusée, M<sup>r</sup> Antony Aubin, a, de son côté, adressé à M. de Valles une lettre où il lui demande, en vertu de son pouvoir discrétionnaire, d'ordonner un supplément d'enquête sur l'existence des deux hommes mystérieux, vêtus de blouses, que des infirmiers de l'hôpital Laënnec ont vus, dans la nuit du crime, rue de Vaugirard.

#### Régicides devenus fous

Les journaux italiens publient des détails intéressants sur les deux régicides Passanante et Acciarito, condamnés pour leur attentat sur le roi Humbert.

Tous deux sont fous : Passanante est devenu idiot et aveugle et passe ses journées sans parler, marchant de long en large dans sa cellule. Quant à Acciarito, il a la folie de la persécution et passe son temps à écrire des lettres au roi, aux présidents des Chambres et aux ministres, leur donnant des conseils pour améliorer l'administration du pays.

Il ne parle jamais de son attentat et semble l'avoir complètement oublié.

#### Une histoire de détectives

Arsène Lupin existe bel et bien, et ses exploits se passent ailleurs que dans des romans.

Ces jours-ci, à Londres, trois individus se présentèrent, à une heure du matin, à la porte d'une pension de famille et en réveillèrent le propriétaire.

— Vous logez bien, lui dirent-ils, un Allemand, un homme brun avec une forte moustache ?

Comme l'hôtelier hésitait à répondre, ils ajoutèrent :

— Nous sommes des détectives. Veuillez réveiller ce monsieur et le prier de descendre. Nous avons quelque chose à lui demander.

Le propriétaire s'exécuta et bientôt le locataire apparut. L'un des malfaiteurs lui dit quelques mots en allemand et le pria de rester avec lui dans le hall.

### Un effroyable Assassinat

(Suite)

qui se trouvait dans sa cuisine avec sa femme, vit, en levant par hasard les yeux vers le plafond, des taches de sang en maculer la blancheur et des gouttelettes se détacher.

Affolé, il donna l'alarme. Des locataires, un gardien de la paix, tous armés pénétrèrent dans le logement du premier étage, situé au-dessus du café. Ils durent se munir d'une échelle, briser un carreau d'une fenêtre donnant sur la cour; ils purent ainsi parvenir dans l'appartement.

Les diverses pièces, qui le composent, forment l'agencement d'un bureau de placement. Les salles d'attente, à l'entrée étaient désertes; dans la cuisine, étendue sur le dos, gisait une jeune femme paraissant âgée de seize à dix-sept ans. Le cadavre, encore chaud, avait été traîné contre la cuisinière, sous laquelle était engagé le bras gauche de la victime dont la tête ne formait plus qu'une bouillie sanglante.

La pauvre femme, vêtue simplement d'un peignoir de pilou rouge et d'une chemise, avait les jambes nues, ses bottines se trouvaient auprès de son corps.

Son identité fut vite reconnue. La victime se nomme Germaine Bichon. Elle était entrée l'année dernière en qualité de bonne chez le directeur du bureau de placement.

C'est entre midi et demi et une heure que l'assassin a mis son forfait à exécution.

La malheureuse aurait été frappée dans la salle à manger, puis traînée dans la cuisine, où elle a été achevée...

L'assassin s'est ensuite lavé les mains au robinet, qu'il a laissé grand ouvert... L'eau en s'écoulant sur la flaque de sang, a inondé le parquet et attiré l'attention du propriétaire du café du Centre, qui a donné l'alarme.

On eut d'abord quelques soupçons sur une femme qui, était venue pour voir deux bonnes de la maison, mais cette piste paraissait peu vraisemblable.

Les renseignements recueillis auprès de divers témoins ont amené à soupçonner l'auteur du crime, un jeune homme d'une vingtaine d'années qui aurait eu l'occasion d'apprendre certaines particularités et certaines habitudes de M. Oursel et de Germaine Bichon.

— Soyez assez aimable, dirent les deux autres à l'hôtelier, pour monter avec nous. Nous allons procéder à une perquisition.

En un clin d'œil, la malle, l'armoire et jusqu'à la paille du locataire furent fouillées. De nombreux objets et une forte somme d'argent furent ainsi découverts et placés dans un journal. Puis, toujours accompagné du propriétaire, les prétendus détectives lui dirent :

— Voulez-vous nous prêter une valise? Nous viendrons vous la rapporter demain matin et arrêter votre locataire?

Quelques instants après, ils quittèrent la maison de famille, mais, comme bien on pense, on ne les a pas encore revus.

#### Le drame de Versailles

L'artilleur Priol, qui tenta d'assassiner à Versailles la fille de son capitaine, Mlle Suzanne Briard, a comparu devant le conseil de guerre de Paris. Notre précédent numéro était sous presse, lorsque la sentence fut prononcée. Mais l'œil de la Police avait



### LA SEMAINE CRIMINELLE AUTOUR DE PARIS

**LE CRIME D'UN FOU.** — Un laitier donnait depuis quelque temps des signes de dérangement cérébral. L'autre soir, vers sept heures, un marchand de bestiaux de Vernon



se présenta chez lui pour un règlement. A sa vue, le fou monta dans son grenier à fourrage et fit feu sur son créancier qu'il blessa grièvement à la tête. Puis, il se barricada et se laissa assiéger par la gendarmerie. Il ne se rendit que sur la prière d'une de ses cousines. ESSONNES.



**RIXE MORTELLE.** — Des cultivateurs et des ouvriers de culture se prirent de querelle à la porte d'un débit de tabac. L'un d'eux reçut un coup de couteau sur la nuque. La blessure avait une profondeur de sept centimètres et intéressait les vertèbres. Le malheureux est mort à l'hôpital. FRESNAY.



**VENGEANCE D'OUVRIERS.** — Deux ouvriers grainetiers, congédiés par leur patron, l'avaient attaqué en justice pour paix. Le juge considéra que leurs réclamations n'étaient pas justifiées et les débouta. Furieux, les deux ouvriers attendirent dans la soirée leur ancien patron, sur le chemin. Ils l'assailirent, le blessèrent grièvement et prirent la fuite. PALAISEAU.

CONCOURS N° 18 (8<sup>e</sup> série)

### LES 8 ÉVASIONS DE ZIZI-BOBINARD

(Voir la notice page 4.)







LA SEMAINE CRIMINELLE  
DANS LE NORD

**UNE AGRESSION.** — Un affûteur se promenait tranquillement, quand deux individus s'approchèrent de lui et lui demandèrent du tabac. Le promeneur leur répondit qu'il n'en avait pas. Aussitôt, l'un des deux individus envoya un coup de tête au malheureux ouvrier qui roula à terre, ensanglanté. L'agresseur a été lynché par la foule. LILLE.



**TRAGÉDIE DE FAMILLE.** — Un homme de 51 ans avait épousé une veuve, mère de trois enfants. Le mari ne pouvait souffrir l'ainé des enfants, qu'il poursuivait d'une incessante rançonne. Une discussion éclata l'autre soir entre eux à propos de l'heure tardive à laquelle rentrait le jeune homme. Ce dernier, au paroxysme de la colère, s'élança dans la chambre, s'arma d'un revolver, et de l'escalier même, il fit feu sur son beau-père qui fut sérieusement blessé. Croyant avoir tué son beau-père, le jeune homme se brûla la cervelle. HAUBOURDIN.



**DRAME CONJUGAL.** — Un mari que sa femme avait délaissé, résolut de se venger. Sachant que, pour prendre ses repas, sa femme passait chaque jour rue de l'Épiéme, il la guetta au coin de cette rue. Quand il l'aperçut, il alla au-devant d'elle et lui demanda si elle persistait toujours à vouloir vivre loin de lui. La réponse fut catégorique. Alors, sortant de sa poche un revolver, il tira trois fois sur sa femme, qui reçut une balle dans le bras gauche. TOURCOING.



**EN PLEINE FÊTE.** — Un bal en plein air avait attiré la population de Bray-les-Mareuil. Vers minuit, une querelle éclata entre un tourbier et un charpentier, auquel le premier reprochait d'avoir bousculé sa fille. Le tourbier fit feu sur le charpentier qui reçut une balle dans l'œil droit. Puis, le meurtrier a tiré sur la foule, qui le poursuivait. Il a, néanmoins, pu être arrêté. L'état du blessé est très grave. ABBEVILLE.

LE CRIME DE L'OMNIBUS

PAR  
FORTUNÉ DU BOISGOBEY

VIII\* (suite).

C'était la saison où tous ses hôtes gagnaient de l'argent, et les rentrées ne se faisaient pas attendre.

Lorenzo s'étonnait bien un peu de ne pas avoir vu descendre Pia, qui était toujours prête la première; mais il n'aurait jamais chez elle sans qu'elle l'y appelât.

Et Pia ne songeait guère à l'appeler, pas plus qu'elle ne songeait à aller chercher son frugal déjeuner.

Sa pensée s'envolait vers cette place où Paul l'avait quittée la veille, en lui faisant jurer de ne pas partir sans le revoir.

Et elle se demandait ce qu'il avait voulu dire en lui parlant de poser ailleurs que dans son atelier.

Poser encore pour lui, poser seule avec lui, c'était le seul espoir qui lui restait, et elle n'y croyait guère.

— Il a compris ce que je souffrais, et il a eu pitié de moi, pensait-elle tristement. Il est si bon! Il m'a promis de me donner de ses nouvelles bientôt, il me l'a promis pour me calmer, pour m'empêcher de partir. Il croit que je réfléchirai; que le courage me manquera pour le fuir, et que je reviendrai. Mais il ne viendra pas, lui. Pourquoi viendrait-il? Je ne suis qu'une pauvre fille qui vit de ses bienfaits. C'est à moi d'aller lui demander comme une grâce de me recevoir encore.

« Et je n'irai pas. J'y trouverais cette femme, et j'aimerais mieux mourir que de reparaitre devant elle. Non, je n'irai pas. J'attendrai deux jours; si je ne le vois pas, je lui écrirai pour lui dire adieu, j'irai prier une dernière fois sur la tombe de Bianca, et alors... »

Pia en était là de ses réflexions, lorsqu'on frappa doucement à la porte de sa chambre.

Elle se retourna, pâle et frissonnante.

— Si c'était lui! murmura-t-elle, clouée sur place par l'émotion.

Il y eut un silence, puis on se remit à frapper un peu plus fort.

Elle aurait voulu répondre, mais la voix lui manqua.

Puis l'idée lui vint tout à coup que ce ne pouvait pas être Freneuse qui frappait. Freneuse n'était pas patient, et la clef était en dehors. Freneuse serait entré.

A ce moment, la clef tourna dans la serrure, et la porte s'ouvrit lentement.

Pia avait deviné. Ce n'était pas Freneuse. Mais la surprise qu'elle éprouva en voyant la personne qui entra n'en fut que plus vive.

Cette personne était une femme très élégamment vêtue de noir, qui avait assez bon air et une physionomie assez avenante.

On aurait pu la prendre pour une dame de charité en tournée chez les pauvres.

Pia, qui n'était point accoutumée à recevoir des visites de ce genre, crut à une erreur, et elle allait le dire, lorsque l'inconnue vint à elle, lui prit les deux mains et l'embrassa sur le front.

Et Pia, tout interloquée, n'osa pas se soustraire à ses caresses inattendues.

— Je vois, ma chère enfant, commença la dame en s'asseyant sur une des trois chaises de paille qui garnissaient la mansarde, je vois à votre étonnement que vous ne me reconnaissez pas... et c'est bien naturel d'ailleurs; car vous m'avez à peine entrevue.

— Excusez-moi, madame... je ne m'en souviens pas, murmura la jeune fille.

\* Voir l'Œil de la Police n° 29.

— Hier, j'étais tout près de vous... il m'en coûte de vous rappeler des moments bien cruels... j'étais près de vous pendant que vous priez pour celle qui n'est plus.

Pia tressaillit et regarda la femme avec plus d'attention.

— Au cimetière Saint-Ouen... près de la tombe de votre sœur.

La mémoire revint à la jeune fille. Elle avait à peine remarqué, la veille, la personne qui causait avec Sophie Cornu, mais il lui parut que c'était bien la même.

— Je venais de prier aussi sur la fosse de notre chère Bianca...

— Vous, madame! dit Pia stupéfaite.

— Cela vous surprend, parce que vous ne savez pas que je l'aimais comme si j'eusse été sa mère.

— Vous la connaissiez!

— Depuis deux ans. Je l'avais rencontrée à Milan chez des amis de mon mari qui voyageait alors avec moi en Italie. Je m'étais attachée à elle, et elle avait fini par m'accorder toute sa confiance.

— Elle ne m'a jamais parlé de vous.

— Pas plus qu'elle ne vous a dit pourquoi elle était venue à Paris.

— Pardonnez-moi, madame. Elle me l'a dit.

La dame se mordit les lèvres, mais elle ne perdit point contenance.

— Ainsi, reprit-elle, vous saviez que Bianca cherchait son père... qui était aussi le vôtre!

— Je le savais.

— Vous vous ne savez pas que c'est grâce à moi qu'elle l'a retrouvé.

— Notre père! qu'il elle l'a revu... et je l'ignorais! Non, non, c'est impossible!

— Elle ne l'a pas revu; mais, après de longues recherches, j'ai appris qu'il habitait une petite ville du midi de la France... et Bianca, renseignée par moi, lui a écrit...

— Et elle me l'a caché!... c'est étrange.

— Elle m'a bien caché à moi qu'elle avait une sœur... à moi qui lui ai donné tant de preuves de mon amitié et de mon dévouement. C'est hier seulement que j'ai appris par hasard qu'elle était.

« Elle poussait jusqu'à l'excès la discrétion ou plutôt la réserve. Ainsi, elle ne vous a jamais dit où elle demeurait.

— Non... quoique je le lui aie demandé bien souvent.

— C'était moi qui l'avais adressée à cette brave femme qui tient une maison garnie rue des Abbesses et qui a porté hier des fleurs au cimetière. A elle non plus, à cette excellente madame Cornu, Bianca n'avait jamais parlé de vous; Bianca lui disait qu'elle allait prendre une leçon de chant lorsqu'elle allait chez vous.

« Moi, je ne savais pas qu'elle sortait le soir. Elle ne venait chez moi que le matin. Et elle ne m'entretenait que de votre père. Elle ne songeait qu'à le revoir.

— Mais... elle ne l'a pas revu? demanda la jeune fille avec émotion.

— Hélas! non... et c'est ce qui l'a tuée.

— Que voulez-vous dire?

— Vous a-t-on raconté comment votre sœur était morte? demanda la dame après un silence.

— On m'a raconté qu'elle était morte subitement, murmura Pia, qui avait les larmes aux yeux.

— Elle est morte de chagrin.

— Quoi!...

— Elle avait une maladie de cœur... et son cœur s'est brisé. Elle venait d'apprendre que



LA SEMAINE CRIMINELLE  
Dans la VALLÉE du RHONE

**TENTATIVE D'ASSASSINAT.** — Un jeune homme de 19 ans s'était présenté plusieurs fois chez une dame et avait demandé à lui parler. Celle-ci lui fixa un rendez-vous. Le jeune homme arriva, grimé, et s'entretenant avec la domestique-Soudain, il tenta d'assommer cette dernière à coups de crosse de revolver. Le coup partit et le meurtrier eut la jambe traversée. MARSEILLE.



**TENTATIVE D'ASSASSINAT.** — Des jeunes gens donnaient un bal sur la place du Mazeau. Un jeune homme, d'origine italienne, assistait au bal, avec sa mère et sa fiancée. Un individu qui lui en voulait s'approcha de lui par derrière et tira sur lui deux coups de revolver. Le blessé, qui a le poumon perforé, est dans un état désespéré. MARSEILLE.

**ATTENTAT CONTRE DES MAROCAINS.** — La mission marocaine sortait de la Chambre de Commerce, quand un Arabi se présenta à ses compatriotes, porteur d'un placet. Repoussé par les agents, il sortit un bâton de dessins son burnous et en frappa les délégués. LYON.



**A COUPS DE HACHE.** — Un ancien maçon s'était rendu chez un jardinier dont le fils avait épousé sa sœur. Une discussion s'éleva entre les deux hommes, et ils en vinrent aux mains. Le jardinier s'arma d'une hache et il en frappa son antagoniste qui a eu la tête fendue et dont l'état est alarmant. BELEY.



**ENTRE ESPAGNOLS.** — Le hameau de la Médé a été mis en émoi par un drame sanglant. Un Espagnol se rendit chez un de ses compatriotes, pour lui emprunter 20 francs. Il essaya un refus, mais son camarade s'offrit de le présenter sur un chantier. Tous deux se mirent en route; mais tout à coup à un endroit désert, le solliciteur sauta sur son compatriote, et le frappa à coups de couteau. Puis, croyant l'avoire tué, il se suicida près de lui. MARSEILLE.

A LA CORRECTIONNELLE

ABONDANCE DE BIENS

Un beau soir, M. Henri Coaltar, employé d'administration, rencontrait dans un café une modeste jeune fille, Mlle Violette, laquelle n'exhalait pas précisément le parfum de la vertu. Tous deux quittaient bras-dessus bras-dessous l'établissement...

Où ils allèrent, ce qu'ils firent, vous vous en doutez un peu.

Au bout d'une demi-heure au plus, Violette recevait une balle de revolver dans la peau, côté pile, à droite, à l'entresol.

La blessée, guérie en une dizaine de jours, est appelée comme témoin à la barre du tribunal correctionnel, et le jeune Coaltar, un grand garçon blond, âgé de vingt et un ans, est sur le banc des prévenus libres.

Il est inculpé de coups et blessures volontaires.

M. le président interroge la fille Violette et lui demande quelle est sa profession.

LE TÉMOIN. — Brunisseuse.

M. LE PRÉSIDENT. — Brunisseuse, peut-être; mais vous êtes certainement fille soumise.

LE TÉMOIN. — Le travail ne va pas.

M. LE PRÉSIDENT. — Vous avez rencontré ce jeune homme chez un marchand de vin; vous l'avez amené dans la chambre d'un garni et vous lui avez pris son porte-monnaie qui contenait trente-cinq francs. Il l'a retrouvé caché dans un de vos bas.

LE TÉMOIN. — C'est mon porte-monnaie à moi, que Monsieur a trouvé dans mon bas; il contenait trente francs à moi et cinq francs que Monsieur m'avait donnés.

M. LE PRÉSIDENT. — Quoi qu'il en soit, il a cru que c'était le sien. Vous avez fini par vous battre.

LE TÉMOIN. — Mais non, monsieur; il m'a renversée par terre, et il a tiré deux coups de revolver sur moi, et un troisième coup dans le mur.

Le prévenu explique à son tour que, ne retrouvant plus son porte-monnaie,

et persuadé que cette fille le lui avait pris, il avait sorti son revolver pour lui faire peur et la décider à lui rendre son argent.

M. LE PRÉSIDENT. — C'était déjà plus qu'imprudent. Mais où était la nécessité de faire feu? Et vous avez tiré deux fois.

LE PRÉVENU. — J'ai tiré en l'air.

M. LE PRÉSIDENT. — Et c'est en tirant en l'air que vous lui avez traversé la fesse droite d'une balle?

LE TÉMOIN. — Même que depuis ce temps-là, ils sont tous à me blaguer.

M. LE PRÉSIDENT. — Qui?

LE TÉMOIN. — Les hommes.

M. LE PRÉSIDENT. — Pourquoi?

LE TÉMOIN. — Ils disent que ça m'en fait deux.

M. LE PRÉSIDENT. — Deux quoi?

LE TÉMOIN. — Trous de balle. (Hilarité générale.)

M. LE PRÉSIDENT. — Abondance de biens ne nuit pas.

Henri Coaltar est condamné à deux cents francs d'amende.

Encore une ou deux aventures de ce genre et la pauvre Violette aura presque autant de trous qu'une clarinette.

MANIFESTATION POLITIQUE

Une prévenue qui n'est pas muette, et qui s'obstine à ne pas parler, même lorsqu'elle est invitée à fournir à un tribunal des explications aussi longues qu'il lui plaira, voilà du nouveau.

C'est à la fille Marie-Louise Bavolet que nous sommes redevables de cette nouveauté.

Marie-Louise Bavolet, une assez jolie fille aux traits un peu communs, mais à la peau d'une fraîcheur assez échauffante, est âgée de vingt-trois ans. Elle a été arrêtée et est poursuivie pour vagabondage.

Des gardiens de la paix l'ont rencontrée, une nuit, étendue et endormie sur un banc des Champs-Élysées.

Comme elle refusait de répondre aux questions qui lui étaient posées, on la conduisit au dépôt. Là, elle ne voulut ouvrir la bouche que pour manger. On ne put en tirer un trait de mot.

À l'audience va-t-elle persévérer dans son mutisme?





## LA SEMAINE CRIMINELLE DANS LE SUD-OUEST

**SUR LA GRAND'ROUTE.** — Un négociant de Marseille se rendait à Estavar, lorsqu'il fut accosté par un Espagnol qui lui proposa des cartes postales. Sur le refus du négociant, l'Espagnol bondit sur lui, armé d'une faucille et le blessa grièvement à la tête, au bras et au mollet gauche. Puis il lui enleva son portefeuille et s'enfuit. **BAJANDE.**



**UN SOLDAT ATTAQUÉ.** — Un soldat colonial qui allait prendre le train pour rentrer à Rochefort, a été assailli par cinq individus bien mis qui l'ont dévalisé, ligoté et attaché à la grille d'une villa, près de Saint-Julien-de-l'Escap. Les malfaiteurs se sont ensuite rendus à la gare où ils ont volé les dépêches qui se trouvaient dans une voiture. **SAINT-JEAN-D'ANGÉLY.**



**LE RASOIR SANGLANT.** — Dans un débit situé quai des Docks, deux frères se prirent de querelle avec plusieurs individus, dont deux matelots espagnols, qui brutalisaient la jeune domestique du débit. Une rixe commença, puis s'acheva sur la voie publique. Soudain, les deux frères s'affaissèrent. Ils avaient été frappés par leurs adversaires à coups de rasoir. L'un eut le bras et le côté droit profondément coupés; l'autre eut l'oreille gauche presque tranchée. **BORDEAUX.**



**UN SATYRE TUÉ.** — Un vagabond, qui se dirigeait vers Nègrepelisse, rencontra sur la route une fillette de treize ans, qui rentrait chez elle. Il la terrassa et la fit rouler dans un fossé. Mais la fillette put se relever et s'enfuit en criant. Des parents et des voisins, qui travaillaient dans un champ, accoururent. Parmi ceux-ci se trouvait le frère de la fillette. Armé d'une fourche, il se précipita sur le satyre, et d'un coup terrible, lui fractura le crâne. Le misérable est mort quelques heures plus tard. **MONTAUBAN.**

— votre père refusait de la recevoir, qu'il la reniait...

— Est-ce possible?  
— Ce n'est que trop vrai. A la lettre suppliante qu'elle lui avait écrite pour lui rappeler qu'il avait deux filles, il a répondu par une lettre très dure. La pauvre enfant n'a pas eu la force de supporter ce coup.  
— Ah! c'est affreux! sanglota la jeune fille en s'affaissant sur une chaise qui se trouva là fort à propos, car elle serait tombée, comme elle était tombée dans l'atelier de Paul Freneuse.

— La dame se leva, essaya avec un mouchoir de batiste les larmes qui inondaient le visage de Pia, et lui dit doucement :

— Ne vous désespérez pas, mon enfant. Les hommes sont oublieux, et votre père a cédé sans doute à un premier mouvement de colère en apprenant que celle qu'il avait abandonnée s'était faite chanteuse pour vivre... mais son cœur peut changer... il changera, je l'espère... ce qu'il a refusé à sa fille aînée, il ne le refusera pas à vous... il viendra à votre secours...

— Non; car je ne lui demanderai rien, dit Pia en relevant la tête. Il n'entendra jamais parler de moi.

La dame, à ces mots, changea de visage. — J'aime votre fierté, dit-elle après un silence, et je n'aurais pas le courage de vous désapprouver si vous persistiez dans votre résolution de ne pas implorer un appui que votre sœur n'a pu obtenir.

— Mais il est temps que je vous apprenne qui je suis et pourquoi je suis venue.

— Je me nomme madame Blanchelaine. Mon mari a de la fortune. Nous habitons Paris, mais nous faisons chaque année un voyage pendant la belle saison... Nous sommes allés trois fois en Italie, et nous y retournerons certainement, car nous aimons par-dessus tout votre beau pays.

— C'est, je vous l'ai dit, dans une de nos excursions que nous avons connu votre sœur et que je me suis attachée à elle.

— La nouvelle de sa mort m'a consternée, et j'ai béni le hasard qui m'a appris que, ma chère Bianca avait une sœur, car je me suis juré de reporter sur cette sœur toute l'affection que m'avait inspirée celle que nous pleurons.

— J'ai su où vous demeuriez. Mme Cornu me l'a dit. Elle l'a appris hier, au cimetière. Je l'ai priée de prendre des informations sur vous, et un artiste, qui vous connaît, un M. Binps, lui a raconté que vous n'aviez d'autre ressource pour vivre que de poser dans les ateliers.

— Alors, j'ai pensé à vous offrir une condition meilleure.

— Je vous remercie, madame, mais je n'ai besoin de personne, murmura la jeune fille.

— Je le sais, mon enfant. Je sais que vous êtes sage, économe, que vous avez toujours mené une conduite exemplaire, et qu'à force de travail vous avez pu amasser quelque argent.

— Mais... pardonnez-moi de vous dire cela... je ne vois pas d'avenir pour vous dans la profession que vous exercez... vous ne serez pas toujours belle, et quand vous aurez atteint l'âge où vous ne pourrez plus servir de modèle aux artistes...

— Je n'attendrai pas ce moment-là; je suis résolue à ne plus jamais poser.

— Que comptez-vous donc faire?

— Je vais retourner à Subiaco, où je suis née, et où ma mère est morte.

— A Subiaco! Quelle singulière coïncidence! Nous y sommes allés, il y a deux ans, mon mari et moi. Nous n'avons fait qu'y passer, mais nous avons trouvé vos montagnes si charmantes, que nous sommes décidés à nous y établir ce printemps et à y rester jusqu'à la fin de l'été.

— Pourquoi n'y viendriez-vous pas avec nous?

— Moi, madame! vous ne songez pas que je ne suis qu'une pauvre fille, que là-bas je reprendrai le métier que je faisais avant de venir en France. Je garderai les chèvres.

— Les nôtres, alors, dit Mme Blanchelaine avec un bon sourire. Nous en achèterons un troupeau tout exprès. Car mon mari fait toutes mes volontés, et je tiens à ne pas me séparer de vous.

— Ecoutez-moi, ma chère Pia. Vous êtes seule au monde, puisque votre père a repoussé Bianca et puisque vous ne voulez pas tenter de toucher son cœur...

— Jamais! dit vivement Pia. Il ne saura jamais que j'existe.

— Eh bien! moi qui ai tout ce qu'il faut pour être heureuse en ce monde, il me manque un bonheur... je n'ai pas d'enfants... c'est le grand chagrin de ma vie... et j'avais fait un rêve qui s'est tristement évanoui... j'avais rêvé d'adopter votre sœur, si son père refusait de la reconnaître... de la traiter et de l'aimer comme ma fille... mon mari partageait mes idées... nous l'aurions mariée un jour, et plus tard nous lui aurions laissé notre fortune. La mort nous a enlevé Bianca... mais vous nous restez, et il dépend de vous de me rendre l'espoir que j'ai perdu.

— Pia, ma chère Pia, voulez-vous que je sois votre mère?

— Ma mère! répéta Pia en baissant la tête, hélas! je l'ai perdue.

— Je la remplacerai, dit vivement la dame. Votre sœur que j'aimais tant ne m'aurait pas refusé le bonheur qu'il dépendait d'elle de me donner. Je n'avais pas osé lui proposer de l'adopter, parce que je pensais que son père consentirait à la recevoir; mais quand j'ai appris que cet homme n'avait pas de cœur, qu'il repoussait sa fille, ma résolution a été bien vite prise. Si la mort n'avait pas surpris Bianca, je serais allée lui dire : « Venez, notre maison vous est ouverte. Venez, nous ne nous quitterons plus. » Et je suis certaine qu'elle serait venue.

— Ma sœur ne m'aurait pas abandonnée.

— Oh! non. Elle m'aurait parlé de vous... elle m'aurait amenée ici... je vous aurais suppliée de ne pas la quitter... vous n'auriez pas résisté à mes prières et aux siennes... vous auriez consenti à demeurer avec elle chez moi... et j'aurais eu deux filles au lieu d'une. Dieu l'a rappelée à lui; mais vous vivez, vous, Pia; vous êtes orpheline comme elle, seule au monde, sans amis, sans parents, puisque votre père a eu la barbarie de renier ses enfants. Vous ne fûtes pas la nouvelle famille qui vous tend les bras.

— Je vous remercie de votre bonté, madame, murmura la jeune fille, mais je vous l'ai dit, je veux retourner en Italie.

— Et moi je vous ai dit que nous y allions, mon mari et moi... que nous avions le projet de passer l'été précisément dans votre ville natale... Il est donc tout naturel que nous fassions le voyage ensemble.

— Quand voulez-vous partir, ma chère Pia?

— Je ne sais pas.

— Nous choisirons le jour qui vous conviendra, mon enfant.

— Vous êtes trop bonne, madame, mais je ne puis pas vous promettre de vous accompagner.

— Pourquoi? N'êtes-vous pas décidée à quitter la France?

— Oui.

— Alors, il vaut mieux que ce soit le plus tôt possible... surtout si, comme vous venez de me le déclarer, vous ne voulez plus poser dans les ateliers. Si vous restiez ici, vous épuiseriez complètement vos ressources, puisque vous ne travailleriez plus.

— Je n'y resterai pas. Il est possible que je parle demain. Mais je ne puis pas partir avant d'avoir vu quelqu'un qui doit venir me dire adieu.

— Quelqu'un qui s'intéresse à vous! Ah! vous me rendez bien heureuse! Je voudrais le connaître, cet ami qui vous est resté fidèle dans le malheur... Je voudrais le connaître pour lui parler de mon projet de voyage en Italie et pour lui promettre de le remplacer auprès de vous.

(Lire la suite au prochain numéro.)



## LA SEMAINE CRIMINELLE dans le Centre et le Midi

**A COUPS DE BOUTEILLE.** — Au cours d'une dispute entre ouvriers, à Ponthier, l'un d'eux s'est armé d'une bouteille et en a porté un coup terrible à un terrassier portugais, nommé Prata. L'état de la victime, qui a le crâne brisé, est désespéré. Le meurtrier a été arrêté. **VICHY.**



**UN SOLDAT ÉGORGÉ.** — Vers deux heures du matin, un soldat d'infanterie fut accosté dans la rue par un jeune homme qu'il connaissait. En plaisantant, il enleva une épaulette au soldat. Celui-ci se fâcha et bouscula le mauvais plaisant. Mais ce dernier tira de sa poche un couteau et en porta un coup terrible à la gorge du soldat, qui, la carotide et la veine jugulaire tranchées, expira sur-le-champ. **CLERMONT-FERRAND.**



**MEURTRE A BORD.** — Le vapeur *Villequier* était à quai. Une dispute éclata entre le cuisinier du bord et un matelot, au moment où celui-ci prenait sa ration à la cuisine. Le matelot devenait menaçant, mais le cuisinier le poignarda. Le meurtrier a été lynché par les autres matelots. **CETTE.**



**LA COLÈRE DU CANTINIER.** — Un Espagnol, qui tenait une cantine sur des chantiers de terrassement, réclama à un ouvrier le montant d'une petite avance. Le terrassier ayant refusé de payer, le cantinier tira sur lui plusieurs coups de revolver et le tua. **MONT-LOUIS.**

**POUR UNE GIFLE.** — A la suite d'une dispute à Villemolque, un jeune homme gifla un contrebandier. Celui-ci lui répondit par un coup de revolver qui atteignit le jeune homme au bas-ventre. Son état est désespéré. **PERPIGNAN.**

C'est ce que nous n'allons pas tarder à savoir.

**M. LE PRÉSIDENT.** — Fille Bavolet, levez-vous.

La prévenue, qui semble avoir concentré toute son attention sur les mouches qui volent au-dessus de sa tête, ne bouge pas plus qu'une souche. Elle regarde comme avec étonnement le garde qui lui fait signe de se lever, pendant que M. le président lui adresse la parole.

**M. LE PRÉSIDENT.** — Il paraît que la petite comédie continue... Soit... Puisque vous ne voulez pas répondre, je vais donner sur votre compte les renseignements que vous refusez de faire connaître. Vous vous appelez Marie-Louise Bavolet; vous êtes née à Loup-tière-en-Gourbois, Saône-et-Loire, et vous êtes âgée de vingt-trois ans. La justice a été plusieurs semaines, sans pouvoir découvrir votre identité. On a envoyé en vain votre photographie dans divers établissements où se trouvent des sourdes-muettes. Partout vous êtes inconnue. Cela n'a rien d'étonnant puisque votre infirmité simulée ne date que du moment de votre dernière arrestation.

tion. Votre photographie fut reconnue, à Rouen, comme étant celle de la fille Marie-Louise Bavolet, qui a été détenue pendant quelque temps à l'atelier de refuge de cette ville, et qui fut libérée il y a deux ans. Votre identité, vous le voyez, ne fait aucun doute pour le tribunal. Dans votre intérêt, je vous engage à abandonner le rôle inutile et fatigant que vous vous êtes imposé.

**LA PRÉVENUE.** —

**M. LE PRÉSIDENT.** A Saint-Lazare, voyant que vous vous refusiez obstinément à répondre aux hommes, on eut l'idée de vous donner une compagne chargée de vous délier la langue. En causant avec elle, vous lui avez déclaré que si vous vouliez rester inconnue, c'était pour ne pas faire de peine à votre mère. Un médecin, qui vous a examinée avec soin à plusieurs reprises, déclare dans son rapport que vous avez fait preuve d'une force de volonté prodigieuse. Votre refus inébranlable de faire connaître votre identité ne paraît point être, pour lui, sous la dépendance d'idées délirantes. Votre mutisme au sujet de toutes les questions relatives à votre état civil semble se rattacher à un

plan parfaitement arrêté. D'ailleurs votre attitude n'est pas, et n'a jamais été, celle d'une malade atteinte de mélancolie ou de stupidité. Vous ne pouvez tromper la science; et vous ne convaincrez pas le tribunal.

**LA PRÉVENUE.** —

**M. LE PRÉSIDENT.** — Ce passé que vous prétendez cacher, le tribunal le connaît. Et il va vous le prouver. Jusqu'à l'âge de vingt ans, vous avez été dans une maison de correction. Quelque temps après, en être sortie, vous avez été condamnée à trois mois de prison pour vol, ensuite à six mois pour outrage public à la pudeur. Est-ce exact? Vous voyez que votre identité et votre passé sont parfaitement connus.

**LA PRÉVENUE.** —

**M. LE PRÉSIDENT.** — Aujourd'hui enfin, vous avez à répondre ici du délit de vagabondage... Avez-vous quelques explications à donner?... Comment vous trouviez-vous, la nuit, sur le banc sur lequel on vous a ramassée?

**LA PRÉVENUE.** —

Le tribunal condamne Marie-Louise Bavolet à six mois de prison. A peine le jugement est-il prononcé,

que la sourde-muette, tournant vivement le dos au tribunal, relève ses jupes et sa chemise et exhibe, aux yeux des magistrats stupéfaits, un fessier copieusement grassouillet, d'une blancheur remarquable, sur lequel sont écrits en noir, à l'encre de Chine, ces simples mots :

VIVE LE DUC D'ORLÉANS!

En même temps, un très vague son, quelque chose comme le coup de canon après le hissement du pavillon, résonne dans l'enceinte tribunalesque, bien que la fausse sourde-muette ne soit pas encore décidée à retrouver la parole.

Tumulte épouvantable.

**M. LE PROCUREUR, suffoquant d'indignation.** — Mes... sieurs... Je... demande au... tribunal... une application sévère de la loi...

**M. LE PRÉSIDENT.** — Le tribunal, attendu que... Mais voyons, gardes, à quoi pensez-vous?... Au lieu de rester bouche bée en contemplation, abaissez donc les jupes... Abaissez donc les jupes!...

Le Greffier.



# LA COMTESSE NOIRE

Grand Roman d'Amour et de Mystère (suite) \*

PAR GEORGES DE LABRUYÈRE

## PREMIÈRE PARTIE

### MONTADERT ET VILGUÉRIN

V (suite).

Il avait déjà gravi deux étages quand il s'entendit rappeler :

— Monsieur! monsieur!

Montadert s'arrêta.

Penché sur la rampe, il aperçut la concierge qui montait précipitamment.

— Qu'y a-t-il, madame? demanda le reporter.

— Il y a que je vous laissais monter tout seul, comme une bête que je suis, sans songer qu'il vous serait impossible de pénétrer chez Mme Dietz.

— Comment cela?

— Parce que Mlle Valentine n'est pas rentrée. Elle a passé la nuit chez des amis à elle, aux Batignolles.

« C'est un cocher qui est venu, cette nuit, apporter une lettre. Même que je me suis relevée pour la monter et la lire à la pauvre vieille qui n'a plus d'yeux, ni de jambes, ni rien! C'est une malédiction du bon Dieu... une si brave femme!

« Alors, vous comprenez bien, personne pour vous ouvrir... Mais voici la clé. Suivez-moi.

La jolie concierge avait débité tout cela d'une voix claire, en montrant, dans un large sourire, une double rangée de dents d'une invraisemblable blancheur.

La dame paraissait animée de la plus vive estime pour ses deux locataires et très avant dans leur intimité.

Aussi Montadert se promit-il d'utiliser plus tard, au cours de son enquête, la loquacité aimable de cette semillante chevalière du cordon.

On avait achevé de grimper les quatre étages.

— Qui dois-je annoncer? demanda la concierge en introduisant la clé dans la serrure.

— Un ami de Mme Herbel.

— Tiens! alors, vous venez de la part de Mlle Valentine?

Le reporter hésita.

— Oui... en effet... finit-il par dire, d'une voix un peu troublée.

La porte s'ouvrit.

Aussitôt, du fond de l'appartement, une voix faible et un peu inquiète s'éleva :

— Est-ce toi, Valentine?

— Non, madame Dietz, dit la concierge, mais c'est quelqu'un qui vient de sa part.

Et elle entraîna le jeune homme vers la pièce où se tenait la paralytique.

Celle-ci, étendue dans un grand fauteuil à rallonge, le buste soutenu par deux oreillers bien blancs, semblait figée dans une immobilité morne.

Le corps paraissait privé de vie.

La tête était de marbre.

Seuls, les yeux disaient que ce n'était pas là une morte. En eux, s'était concentré tout le restant de vie de ce pauvre être. Ils étaient bons et doux, ces yeux, et racontaient sans amertume une existence de peines et de labeur.

Les lèvres aussi avaient conservé une mobilité relative.

Presque exsangues, elles s'ouvraient lentement, pour un sourire un peu triste ou pour une parole toujours tendre.

Montadert s'était arrêté sur le seuil. Il s'inclina respectueusement.

La paralytique fixait sur lui un regard étonné.

Des yeux, elle interrogea la concierge.

— Monsieur, dit celle-ci, est un ami de M. Herbel. Il vient de la part de Mlle Valentine.

— Valentine? murmura la malade, pourquoi envoie-t-elle? Lui est-il arrivé quelque chose?

\* Voir l'Œil de la Police n° 29.

Une inquiétude poignante se lisait sur sa face ravivée.

Le moment était venu.

Montadert, très pâle, s'avança et prenant son courage à deux mains, il dit très vite, d'une voix basse et voilée par une douloureuse compassion :

— Ne vous alarmez pas sans cause, madame. Un accident... Oh! sans gravité!... a obligé Mlle Weber à rester chez ses amis... mais... vous la reverrez bientôt...

Ces derniers mots sortirent avec difficulté de la gorge du jeune homme.

Devant lui, la malade semblait se ranimer. Les yeux horriblement dilatés par l'angoisse le regardaient, agrandis, terrifiants!...

Le reporter sentit un instant tout son courage lui échapper.

Il eut une envie folle de s'enfuir.

Mais cela eût été encore plus cruel, et lâche.

La nécessité de mentir jusqu'au bout s'imposa à lui.

Il raffermi sa voix et ajouta :

— Encore une fois, madame, rassurez-vous. L'accident dont votre nièce a été victime ne l'obligera pas à garder le lit plus de quelques jours et...

De grosses larmes maintenant roulaient dans les deux sillons rougis qui rayaient le visage de la paralytique.

Elle balbutia avec effort :

— Oh! être là, clouée... ne pouvant courir auprès d'elle... la soigner, la caresser... la sauver!... Ma pauvre petite Valentine... mon enfant bien-aimée!...

La riieuse concierge était devenue grave.

Elle s'approcha de Mme Dietz et caressa doucement l'une de ses mains amaigries, pâles comme de la cire, crispées et comme incrustées au bras du fauteuil.

Tout à coup, la malade eut un sursaut. Tout son corps pétrifié vibra, et parut sur le point de se ranimer.

Des sons rauques et précipités sortaient de sa gorge.

— Je veux la voir!... je veux la voir!... répétait-elle. Oh! monsieur, je vous en supplie!... et vous aussi, ma bonne Mme Pierre!... une voiture... je veux qu'on me transporte auprès d'elle!...

Brusquement, elle se tut. Une pensée nouvelle semblait lui avoir traversé l'esprit.

A ce moment, un coup de sonnette retentit dans l'antichambre.

Mme Pierre alla ouvrir.

Le nouvel arrivant n'était autre que le médecin qui avait procédé, la veille, aux premières constatations.

En reconnaissant sa voix, Montadert se précipita dans l'antichambre.

Il voulait éviter que le docteur, non prévenu, ne vint détruire sa pieuse supercherie et porter à Mme Dietz un coup mortel.

— Ah! monsieur, dit le médecin, vous voilà! J'avais peur de vous manquer.

Le reporter parut étonné.

— C'est M. Herbel, continua le docteur, qui m'a dit que je vous trouverais probablement ici. Je me suis présenté ce matin chez lui pour vous voir. Il m'a renseigné, et me voici.

— Que puis-je pour votre service? demanda le journaliste.

— Monsieur, reprit le médecin, l'événement de cette nuit m'a profondément troublé. Vous avez dû remarquer, à certaines observations que j'ai faites, combien l'état de la... morte me paraissait étrange. Il y a là un cas curieux, et — pardonnez l'indiscrétion où me pousse mon profond amour de la science — je voudrais observer jusqu'au bout un cas que je considère comme un phénomène sans exemple dans les annales de la nosologie.

Montadert eut un mouvement significatif.

Il trouvait, en effet, plus qu'indis-

crète, presque cynique, la prétention de ce praticien.

Il allait le congédier brusquement, lorsque, subitement, il se ravisa.

Il songea qu'il pouvait bien y avoir là, comme le disait l'homme de la Faculté, une bizarre conjoncture, et il vit tout de suite le parti qu'il pourrait tirer de son interlocuteur.

Et puis, celui-ci — un jeune homme — avait une bonne figure, franche, ouverte et intelligente.

Sa collaboration dans les recherches que Montadert se proposait de faire pour découvrir les auteurs du crime dont Valentine avait été la victime, loin d'être une gêne, pouvait devenir d'une singulière utilité.

La figure du reporter, qui s'était d'abord rembruni, s'éclaira.

— Veuillez vous expliquer davantage, dit-il au médecin, et m'indiquer d'une façon précise ce que vous désirez.

— Revoir Mlle Weber avant qu'on ne l'ensevelisse, et prendre ici, auprès de sa tante, quelques renseignements sur le tempérament et la santé de cette malheureuse jeune fille.

Cela, c'était impossible — pour le moment, du moins.

L'introduction d'un étranger, ses questions, auraient pu éclairer la malade et provoquer une crise fatale.

Il n'y fallait pas songer.

— Veuillez m'attendre quelques minutes, dit Montadert. Je n'ai plus rien à faire ici. Je vais prendre congé de Mme Dietz et, si vous le voulez, nous causerons en regagnant l'intérieur de Paris.

Le médecin s'inclina en signe d'acquiescement.

Son interlocuteur retourna auprès de Mme Dietz.

Il la trouva plongée dans une prostration complète. La concierge mit un doigt sur ses lèvres pour indiquer au jeune homme que le silence ne devait pas être troublé.

A voix basse, elle lui expliqua que la paralytique était sujette à des sommeils fréquents et que, dans les circonstances actuelles, l'arrivée d'un de ces assoupissements ne pouvait être que favorable.

— Je reste auprès de la pauvre femme, ajouta-t-elle, et j'aurai soin d'elle. Retournez auprès de Mlle Valentine et, le plus tôt que vous pourrez, envoyez-nous de ses nouvelles.

Les choses s'arrangeaient au gré du reporter.

Il fit quelques dernières recommandations à Mme Pierre, salua la digne femme et sortit.

Dans l'antichambre, il retrouva le docteur qui l'attendait.

Les deux hommes quittèrent ensemble la rue Tournefort.

En route, le médecin se fit connaître. Il apprit à Montadert qu'il se nommait Charvet et qu'il habitait rue Rodier.

Un courant de sympathie s'établit rapidement entre les jeunes gens, et le reporter promit au docteur de le conduire dans la soirée chez les Herbel.

Au boulevard, ils se séparèrent après avoir pris rendez-vous.

## VI

Montadert suivit le faubourg Montmartre jusqu'au commissariat de police qui est situé près du passage Verdeau. Il voulait, avant de retourner chez Philippe, s'informer auprès de M. Ambrosi des résultats de l'enquête commencée.

Non pas qu'il conçût le moindre espoir d'apprendre que la police avait trouvé la piste des coupables, mais il ne voulait ignorer aucune des phases de l'information officielle, afin de régler son information particulière sur les erreurs de l'autre.

Le reporter pénétra dans le bureau

de police et fut immédiatement introduit auprès de M. Ambrosi.

— Je vous attendais, dit celui-ci, avec un air presque triomphant. Nous n'avons pas perdu de temps depuis ce matin, et si nous ne tenons pas encore le coupable, du moins nous le connaissons.

Montadert était habitué à cette serene confiance et à cette imperturbable sûreté de soi-même qui sont le privilège des personnages officiels chargés de rechercher et de découvrir les criminels.

Il ne broncha pas, et plein de scepticisme, attendit.

M. Ambrosi avait ouvert un dossier, sur la couverture duquel s'étalait en lettres bâtarde, superbement moulées par quelque calligraphe policier, ce titre : « L'Affaire de la rue N.-D.-de-Lorette »

Il feuilleta les pièces déjà nombreuses qui le garnissaient : les dépositions de témoins recueillies la nuit chez le pharmacien, et deux ou trois rapports d'agents mis en campagne dès le matin par la préfecture.

Dans le but de ménager ses effets, de faire éclater sa supériorité devant le reporter, M. Ambrosi resta silencieux pendant quelques minutes.

Un sourire de satisfaction plissait ses lèvres rasées.

Montadert, froid et grave, attendait toujours.

M. Ambrosi reprit :

— Conformément à la procédure habituelle, j'ai envoyé ce matin, dès la première heure, mon procès-verbal au parquet.

« Le substitut de service a remis l'affaire à M. Portot des Buissons, l'un de nos plus habiles magistrats instructeurs.

« Celui-ci m'a immédiatement retourné les pièces, en y joignant une commission rogatoire qui me charge de l'enquête. Le juge se réserve de reprendre le dossier lorsque tous les éléments de l'instruction y auront été rassemblés par moi.

« J'ai immédiatement demandé à la Préfecture que deux des plus habiles limiers de la sûreté fussent mis à ma disposition.

« A dix heures du matin, les deux agents étaient ici. Une demi-heure après, munis de mes instructions détaillées, ils se mettaient en campagne.

« A deux heures précises — c'est-à-dire il y a une heure à peine — ils étaient de retour avec les renseignements les plus complets.

« La culpabilité du cocher Gaspard est, pour moi, absolument établie. Vous vous en convaincrez tout à l'heure, mon cher monsieur Montadert, à la lecture des documents que renferme mon dossier.

« Mais Gaspard a disparu...

Ici le front du commissaire se rembrunit un peu, et c'est avec une assurance infiniment plus modeste qu'il ajouta :

— L'un des agents mis à ma disposition s'est rendu dans les bureaux de la Compagnie générale des omnibus.

« Les renseignements fournis sur cet homme sont bons. C'est un ancien brigadier du train des équipages militaires, qui a quitté le service avec un certificat de bonne conduite.

« A peine entré dans le personnel de la compagnie, il s'est marié; il est père de deux enfants. C'est un des plus habiles cochers de l'administration et sa conduite est des plus régulières.

« Il n'a pas été puni d'une seule amende, depuis cinq ans qu'il appartient au dépôt de l'avenue de Clichy.

« En sortant des bureaux de la Compagnie, l'agent s'est transporté au domicile de Gaspard.

« Là, il a trouvé sa jeune femme tout en larmes.

« Gaspard, lui a-t-elle dit, conduisait le « balai » hier soir (c'est ainsi que dans le métier on désigne le dernier omnibus qui rentre à minuit et demi). Le cocher aurait dû être chez lui vers une heure du matin.

« Toute la nuit, la malheureuse a attendu vainement son mari. Elle est dans un désespoir profond et croit qu'il est arrivé malheur à Gaspard.

« Bien entendu, l'agent n'a pas jugé à propos de la mettre au courant des événements de la nuit.

— En sortant de chez cette malheu-



reuse, continua M. Ambrosi, l'agent se rendit de nouveau aux bureaux de la Compagnie, où il recueillit les renseignements complémentaires qui suivent :

« A onze heures et demie, la voiture n° 209, conduite par Gaspard, était rentrée au dépôt pour relayer avant de faire son dernier voyage, le « balai ».

« Pendant qu'on attelait les chevaux frais, le cocher, dont les allures n'avaient rien d'anormal, était allé boire un verre chez le marchand de vins dont la boutique fait face au dépôt, de l'autre côté de l'avenue de Clichy, au coin de la rue Marcadet.

« Là, il s'était un peu attardé, et il avait fallu qu'un garçon d'écurie allât le chercher.

« Au départ, il paraissait très calme, mais ses chevaux semblaient impatients et surexcités. »

Montadert écoutait toujours, sans se départir de son flegme inaltérable.

Pourtant, un imperceptible sourire crispait un des coins de sa bouche, et dans son regard une ironie brillait.

— L'agent, en quittant les bureaux, alla s'attabler chez le marchand de vins dont on lui avait parlé.

« Celui-ci, le père Goulaine, un gros homme apoplectique, bien connu de tout le personnel du dépôt, fut vivement retourné par notre habile limier.

« Mais on n'en put obtenir que d'assez vagues renseignements.

« Il se souvenait bien que la veille, un peu avant minuit, étant assoupi à son comptoir, dans la salle déserte, il avait été réveillé par l'arrivée de Gaspard — un de ses plus fidèles clients.

« Le cocher lui avait commandé une bouteille de Mâcon, cachet gris, avec trois verres. Il avait demandé à être servi dans la seconde salle, celle du fond, qui est séparée de la première par une porte vitrée, garnie d'un rideau de coton rouge.

« La pratique servie, le père Goulaine était retourné s'asseoir derrière son comptoir et s'était endormi de nouveau.

« Au moment de la fermeture, il s'aperçut que Gaspard était parti sans qu'il l'eût entendu. »

A cette dernière partie du récit du commissaire, le journaliste avait fait un brusque mouvement.

En dépit du profond scepticisme qu'il professait pour la finesse des agents de la sûreté, il lui semblait que c'était à ce séjour, si rapide qu'il eût été, du cocher Gaspard dans l'établissement du père Goulaine, qu'il fallait s'arrêter pour découvrir la vérité.

Ses lèvres s'entr'ouvrirent pour une question.

Un point très important devait être éclairci, d'où découlerait peut-être toute la réussite de l'enquête.

Ni l'agent, ni le commissaire ne s'en étaient aperçus et la seule demande à laquelle il était intéressant que le marchand de vins répondît, ne lui avait pas été posée.

Montadert se ravisa.

— Je serais bien bête, après tout, pensa-t-il, de mettre ces gens-là sur la voie. Laissons-les patauger et s'embarber à leur aise.

Et il garda pour lui sa réflexion.

Le commissaire s'était interrompu pour allumer un cigare.

Il se renversa complaisamment sur le dossier de son fauteuil de velours vert, et, chassant triomphalement quelques bouffées vers le plafond, il reprit :

— Le père Goulaine affirme qu'il n'était pas inquiet pour sa bouteille.

« Gaspard est un de ses plus anciens clients, et ses dettes sont toujours exactement payées.

« Comme il achevait ces mots, un groupe de deux ou trois cochers ou conducteurs entra dans la boutique.

« Ils parlaient avec animation de l'accident de la nuit et de la disparition de Gaspard.

« Sur ces deux faits, dont l'un n'était que le corollaire de l'autre, les commentaires et les conjectures allaient leur train.

« L'agent prêta attentivement l'oreille, espérant recueillir, parmi ces bavardages, quelque indice nouveau qui hâterait la solution de l'enquête.

« Moi, disait l'un, un vigoureux gaillard au teint coloré, aux épaules énormes, j'connais Gaspard... c'est le meilleur cocher de la Compagnie!... Pour que ses « canassons » l'aient emballé, faut qu'il ait été saoul comme une bourrique... »

« — Mais non! — répliqua un petit

gringalet de conducteur aux cheveux collés sur le front par de la pommade empestant la violette, puisqu'on te dit qu'il n'était pas saoul! L'gosse qu'est venu le chercher ici jure ses grands dieux qu'il n'avait rien bu. Demande plutôt au père Goulaine.

« — Hein! papa Goulaine!

« Le marchand de vins versait d'un air placide ses tournées, ne paraissant même pas écouter la conversation des consommateurs.

« A cette interpellation directe, il eut comme un sursaut.

« — Hein? quoi?

« — Gaspard, reprit le conducteur, était-il saoul, oui ou non?

« — Saoul, Gaspard?... Il n'avait rien bu... à peine une fiole de mon picton cachet gris. Il lui en faudrait bien d'autres, à Gaspard, pour lui faire perdre la boule!

les étagères et semblait indifférent à tous les événements et à tous les propos.

« Notre homme vit qu'il n'y avait plus rien à en tirer.

« Il paya et sortit. »

Le commissaire, dont la figure s'épanouissait en un large sourire de satisfaction, activa la fumée de son cigare.

Du coin de l'œil, il guignait sur le visage de Montadert l'effet produit par son récit.

Il n'entraît pas dans son esprit l'ombre d'un doute relativement à l'impression qu'il venait de produire.

L'attitude de Montadert, son silence, lui paraissaient, en même temps qu'un écrasement complet, un hommage rendu à sa profonde sagacité.

— Concluons, dit-il au bout d'un instant.



LA BANDE DES CHAUFFEURS. — Permettez-moi de vous présenter ce saint homme, O préservé par la Providence, d'un danger auquel je ne puis penser sans frémir. O

« C'était, cette fois, un renseignement net et précis.

« Les autres se turent.

« Ils paraissaient stupéfaits, et le mystère qui s'épaississait autour de l'accident, les remplissait de stupeur.

« — Pas moins vrai qu'il a disparu, dit quelqu'un après un long silence qu'on avait mis à profit pour lamper une nouvelle tournée.

« — Il aura eu peur d'être arrêté, dit un autre, il se sera « cavale » par crainte des sergots.

« — Faudra bien qu'il revienne un jour ou l'autre... »

« — Moi, fit un vieux cocher, j'comprends pas comment il a fait pour ne pas s'tuer en descendant... »

« On allait répliquer et commenter encore, quand un coup de sifflet strident, lancé par un des contrôleurs du départ, les fit se hâter vers la besogne.

« De nouveau, l'agent resta seul avec le père Goulaine.

« Celui-ci rangeait ses bouteilles sur

Et prenant le ton modeste qui convient aux vainqueurs, il termina :

— Nous sommes donc absolument fixés sur la culpabilité de Gaspard. Il ne s'agit plus que de retrouver cet homme.

« La tâche est facile.

« Nous avons son signalement très complet, et, au moment même où je vous parle, l'agent qui est sur ses traces l'a peut-être déjà arrêté... »

Comme il disait ces mots, la porte du cabinet s'ouvrit et un secrétaire parut.

— Monsieur le commissaire, dit-il, l'agent de la sûreté, qui est déjà venu deux fois aujourd'hui, est là; il demande à vous parler de suite. Ce qu'il a à dire est, paraît-il, très urgent.

M. Ambrosi se leva.

Son visage exprimait la satisfaction la plus complète.

— Qu'il entre, dit-il au secrétaire.

Puis il ajouta, quand la porte fut refermée :

— C'est l'agent dont je vous parlais,

il vient sans doute m'annoncer l'arrestation de Gaspard.

Montadert s'inclina.

La porte se rouvrit de nouveau.

L'agent parut...

— Eh bien? demanda vivement M. Ambrosi.

L'homme de police prit un air peinaud.

— Hélas! M. le commissaire, je n'ai rien trouvé.

— Comment! s'écria le magistrat d'un ton courroucé, vous n'êtes pas sur la trace de ce Gaspard?... Ce matin encore, vous m'affirmiez...

— Dame, monsieur, je croyais...

— Mais enfin, qu'avez-vous fait? comment vous y êtes-vous pris?

— Voilà, M. le commissaire. Ce matin, je me disais : avec le signalement de l'homme, je le trouverai facilement. « Probablement sans le sou, mal habile à se cacher, il me faudra quelques heures à peine pour le trouver.

« Je comptais sur mon expérience en ces sortes d'affaires, et l'habileté qu'on veut bien me reconnaître.

— Oh, oui! elle est jolie, votre habileté! Parlons-en!... interrompit M. Ambrosi de plus en plus vexé de faire assister Montadert à l'échec de ses prévisions.

Celui-ci ne voulut pas abuser de l'embaras du commissaire. Il se leva et prit son chapeau.

Il avait d'ailleurs prévu ce qui arrivait.

Lui seul, il le sentait bien, connaissait le fin mot de cette affaire.

Il laissa les deux policiers, le chef et le subalterne, se débarbouiller comme ils le pourraient et il prit congé du fonctionnaire.

Il avait hâte, d'ailleurs, de retourner rue Brochant.

Son ami Philippe, Mme et Mlle Herbel devaient être anxieux et attendre impatiemment le résultat de sa visite à Mme Dietz.

## VII

Rue Brochant, on avait passé une journée effroyablement douloureuse.

Le corps de Valentine, étendu sur le lit de pensionnaire garni de rideaux blancs et bleus de Mlle Herbel, avait été veillé par Philippe dont la douleur ne s'apaisait pas.

Aux cris, aux sanglots des premières heures, avait succédé une sorte de prostration muette, effrayante à voir.

Le visage du jeune homme était presque aussi pâle que celui de sa fiancée.

Les yeux, deux yeux noirs pleins de feu et d'intelligence, semblaient agrandis.

La fixité du regard, toujours dirigé sur le corps de la malheureuse, ressemblait à de l'hypnotisme.

En vain, la mère et la sœur de Philippe l'avaient-elles supplié de prendre un peu de repos. Elles se fussent, à tour de rôle, constituées les gardiennes de la morte.

Mais le jeune homme avait eu pour ces deux êtres aimés un sourire triste et, de la tête, avait refusé.

Il semblait, tant son mutisme était absolu, que ses lèvres avaient été scellées par les baisers funèbres dont il avait couvert, toute la nuit et toute la matinée, le visage froid et les mains glacées de Valentine.

Quand vint l'heure du repas, il repoussa la tasse de bouillon que Suzanne lui tendait avec des supplications dans la voix et dans les yeux.

Toutes les prières furent inutiles. Philippe ne voulut pas s'éloigner, même une seconde, du lit funèbre.

C'est là que Montadert, lorsqu'il arriva, vers cinq heures, trouva son ami.

Il avait, dès son entrée, raconté à Mme Herbel et à Suzanne son entrevue avec Mme Dietz.

On avait approuvé sa pieuse supercherie et décidé qu'on cacherait le plus longtemps possible à la paralytique la redoutable vérité.

Comme Montadert avait promis qu'on porterait des nouvelles le soir, rue Tournefort, il fut convenu que Mme Herbel elle-même se chargerait de la mission.

A la vue de Montadert, Philippe sortit de sa stupeur douloureuse.

(Lire la suite au prochain numéro.)



# LA BANDE DES CHAUFFEURS

Roman historique et dramatique

PAR LOUIS BOUSSENARD

## DEUXIÈME PARTIE

XV (suite).

« Proscrit, sans abri, errant à travers les landes et les forêts de l'Anjou, vivant d'aumônes comme les premiers ministres de la religion à son aurore, offrant le saint sacrifice, dans une grange, dans un bois, quand et comme il pouvait, devant quelques dignes cœurs où palpitait la foi, il est resté le réfractaire intraitable.

« J'ai cru devoir l'appeler près de moi, quand mademoiselle de Rougemont annonça que sa décision suprême serait prise dans quinze jours.

« J'ai osé espérer qu'elle examinerait mes vœux les plus ardents, et qu'elle me permettrait de consacrer ma vie à faire le bonheur de la sienne... Et dans le cas où elle ne m'opposerait pas un refus formel et désespérant, le pieux éducateur de mon enfance bénirait notre union.

« Me suis-je trompé ? ajoute le vicomte avec une angoisse au fond réelle, et dois-je renvoyer sans plus tarder, aux soldats du roi, le vieux prêtre réfractaire, arrivé depuis hier.

— Non, mon ami, interrompt la comtesse attendrie jusqu'aux larmes par cette petite homélie ; non ! mon cher et loyal gentilhomme.

« A moins que Valentine, méconnaissant des sentiments si délicats, si profondément honorables...

Vaincue, du moins en apparence, par ce comédien de génie, la jeune fille incline lentement la tête, en signe de muet assentiment, trop fière et trop loyale pour proférer un consentement que son cœur et sa conscience réprouvent.

— Bien, ma fille ! s'écria Mme de Rougemont ! vous me donnez en ce moment une des grandes joies de ma vie !

« Offrez votre main à votre fiancée. Surmontant d'un énergique effort des répugnances plus vives et plus cruelles que jamais, Valentine tend une main moite et glacée au vicomte. Il la porte à ses lèvres, très ému, car son contact amène une soudaine pâleur sur son mâle visage.

— Et maintenant, dites-moi, vicomte, ajoute Mme de Rougemont, quand votre vénérable ami aura béni le mariage, faudra-t-il en passer par cette affreuse maison communale et réclamer... le... ministère... la... comment appelez-vous cette chose... enfin l'intervention de cet excellent Etienne Barillet, vigneron à Aschères, et agent muni... ci... pal... de ladite... commune.

— Hélas ! oui, madame la comtesse. — Fi ! l'horreur ! — La loi est ainsi faite, et nos maîtres l'ordonnent formellement.

« Cette loi impie exige même le mariage civil — pardonnez-moi l'affreux accouplement de ces deux mots — avant la célébration du mariage religieux.

« Mais, si vous le permettez, nous commencerons par ce dernier, le seul valable pour nous.

— Et si l'on se passait tout à fait de maître Etienne Barillet, ajoute la comtesse, que cette intervention de l'élément civil met hors d'elle-même.

— Impossible, madame la comtesse. « Cette loi infâme ne reconnaît pas l'union d'époux consacrée par le représentant de Dieu... les enfants ne seraient même pas regardés comme légitimes par elle.

— Assez ! assez ! je ne serais plus maîtresse de moi !

« Oh ! comme je comprends ceux de la Vendée qui combattent et meurent, pour empêcher de pareilles monstruosité !

« Enfin, nous aurons un prêtre... un vrai prêtre !

\* Voir l'Œil de la Police n° 29.

« Merci à vous d'avoir eu cette pieuse pensée, vicomte ! merci et à bientôt.

... Le vicomte prit congé, promettant de revenir le lendemain. Il regagna Jouy transporté d'une joie délicate.

Enfin ! Valentine consent !...

Il ne remarque pas les répugnances de la jeune fille, ses luttés, sa froideur de

Guendreville, avec mission de ramener à tout prix, mort ou vif, le Curé-des-Pingres, François Lejeune.

Gros-Normand, habitué à toutes les fantaisies de son maître, parlit séance tenante et revint vers le minuit, accompagnant le vieux mécréant.

Par le plus grand des hasards, il est

« Je sais à fond le rituel, et je défie bien à qui que ce soit de m'entortiller.

— A la bonne heure. Je n'attendais pas moins de toi, et tu vas me rendre un signalé service.

— A vos ordres, Meg.

— Mille livres en or si je suis content de toi... scié tout vif entre deux planches, si tu trahis ou si tu fais une bêtise.

— Allez toujours ; on se tiendra.

« Quant à la trahison, vous n'en croyez pas un mot. J'ai cinquante ans de ruffage sur les reins, et ce n'est pas avec des états de services comme les miens qu'on mange le morceau (trahit).

— Bien ! mon vieux, très bien !... mais, tu sais, il est toujours prudent de rappeler à ceux qu'on emploie les bons et les mauvais côtés de l'entreprise.

« Maintenant, pourrais-tu rester une semaine sans boire de vin ?

— Je deviendrai aussi bête que le dernier des gonciers, mais je ferai cela pour vous.

— D'ailleurs, tu resteras ici ; je soignerai ton ordinaire, et je verrai la dose que je puis te donner sans inconvénient.

— Ma ration d'homme à jeun est de cinq bouteilles... Là, je suis bien !...

— Entendu !

« Connais-tu l'Anjou ?

— Comme ma poche !

— Te sens-tu de force à jouer le personnage d'un prêtre réfractaire ; mais là, tu sais, de façon à enfoncer des ci-devant qui la connaissent.

— En ne parlant pas, en feignant d'être sourd et en ne la faisant pas trop à la dévotion, on « emblémairait » (tromperait) le pape lui-même.

— A la bonne heure, tu es dans le vrai...

— En fin de compte, qu'exigez-vous de moi ?

— Je t'apprendrai ton rôle mot à mot, afin que tu puisses le jouer sans accroc quand le moment sera venu.

« Ce jour-là, je te paierai des frusques toutes neuves, une quincaillerie complète, et tu me marieras selon la formule de notre Sainte mère l'Eglise, dans le salon d'un château voisin transformé en chapelle pour la circonstance.

— Mais, j'ai mes ornements de Faronville...

— Tu les laisseras au souterrain, dit en riant le Meg ; il serait au moins imprudent de les exhiber à cette occasion.

« Maintenant, saoule-toi si le cœur t'en dit ; Gros-Normand est là pour te donner à boire, à manger et veiller à ce que tu ne manques de rien.

« Demain, nous causerons plus ample-

ment. Pendant que le bandit prépare ainsi l'ignoble comédie qui doit lui livrer Valentine de Rougemont, celle-ci, à bout de force et de contrainte, s'enfuit dans sa chambre pour être seule et aviser. Fiévreusement, elle écrit à l'ami inconnu quelques lignes éperdues :

« C'en est fait ! Je suis fiancée !... oh ! que Dieu me pardonne de profaner « ainsi ce mot !... Il sait que j'obéis à « une atroce contrainte, et que la profa- « nation n'est pas dans mon cœur.

« Cet homme prétend faire bénir notre « union par un prêtre réfractaire... Je « ne sais plus que résoudre ni que pen- « ser. Mais je vous obéirai aveuglément, « espérant toujours que vous me sau- « verez.

« VALENTINE. »

Le lendemain, dès l'aube, le mystérieux messager avait apporté la réponse, dont la lecture amena sur les joues pâlies de la jeune fille une subite rougeur.

« Espérez toujours, espérez quand « même, et soyez forte comme vous « l'avez été jusqu'à ce jour. Vous tou- « chez au but, et la grande lumière va « se faire. Vous êtes fiancée... à cet « homme !... Bien !... Consentez au ma- « riage, et fixez vous-même la cérémonie



LA BANDE DES CHAUFFEURS. — Deux hommes d'aspect étrange et réellement déconcertant, apparaissent dans l'embrasure...

glace. En homme follement épris et gâté par de faciles succès en amour, ne connaissant que le brutal accouplement avec les pingresses et la passion désordonnée de Rose, il met sur le compte de la timidité toutes ces cruelles hésitations de Mlle de Rougemont.

Entre temps il éclate d'un rire ignoble et se donne d'énormes clagues sur la cuisse, en disant :

— Que tous ces gonciers-là sont donc bêtes ! à commencer par cette vieille toquée de comtesse...

« Il n'y a de vrai, là-dedans, que cette altière et splendide Valentine et mon furieux amour pour elle...

« Ah ! il leur faut un curé de la bonne marque !...

« Eh ! bien, je vais leur en fournir un du premier numéro et s'ils ne sont pas contents de celui-là, c'est qu'ils seront difficiles.

La nuit allait venir. Le dîner de midi s'était prolongé assez tard. Le seigneur de Jouy expédia le Gros-Normand à

à peu près à jeun. Ses compagnons de bouteille ont chômé ce soir-là. Baptiste-Chirurgien a reçu de sa femme la Briarde une volée formidable, le Père Elouls est pris de rhumatismes, et Jacques-de-Pithiviers est ivre-mort depuis la veille.

Le Curé-des-Pingres, conduit les yeux bandés, en voiture, se trouve tout interloqué devant son Meg habillé comme un gentilhomme de la ci-devant cour, et dans un appartement tel qu'il n'en a jamais vu.

— Bonsoir Meg ! enchanté, mais encore plus étonné de vous voir.

— Bonsoir, Curé !

« Dis-moi, continue le Meg sans autre préambule, tu connais à fond toutes les balivernes et toutes les mômeries des calotins pour de vrai ?

— Moi ! Pouvez-vous en douter ?... riposte le vieux coquin scandalisé ; mais j'officierais devant un ci-devant évêque, sans me tromper d'un mot, d'une lettre, d'une virgule...



« d'aujourd'hui en dix jours. Elle aura lieu dans le grand salon. Convoquez dans le secret le plus absolu, le juge de paix Bouvard, son fils le capitaine, Jean-Louis Foucher, le fermier de Gautay, sa femme et leurs enfants. Les pauvres vieux, quoique invalides, ne manqueront pas. N'ayez aucune crainte ; du reste, l'ami, ou plutôt les amis inconnus qui ne vous ont pas abandonnée, seront là pour vous prêter main forte.

« Ne manifestez d'autre part aucune surprise, quelque étranges que soient et les gens et la mise en scène.

« Encore dix jours de contrainte... plus que dix jours !

« Votre ami. »

Et la jeune fille dont les grands yeux clairs sont obscurcis par une larme attendrie, murmure à son tour :  
« Dix jours !... comment vivrai-je pendant ces dix jours ? »

## XVI

Le moment si redouté de Valentine et si impatientement attendu par la comtesse est arrivé.

Quelques heures encore et cet infâme simulacre d'union sera un fait accompli. Grâce à l'ignoble subterfuge préparé par Finfin avec la diabolique adresse qui lui est habituelle, l'infortunée jeune fille deviendra la proie du bandit ; sinon elle cherchera dans la mort le refuge inviolable des désespérés.

Mme de Rougemont ne tient plus en place. Affairée, bourdonnante, sans cesse en mouvement, parlant à tort et à travers, évaporée, un peu folle, touchant à tout, assommant de recommandations contradictoires les gens ahuris, elle ne sait comment donner l'essor à la joie qui l'étouffe et déborde en manifestations bruyantes, nerveuses, incohérentes.

Elle a voulu transformer le salon en chapelle, et pour cela y ajouter les objets de piété disséminés dans les vingt-cinq pièces du château. Ce beau zèle n'a pu aboutir qu'à une exposition baroque de crucifix, d'images, de tableaux saints, de statuettes éparpillées sans goût et sans méthode, comme par la main d'un enfant. Il y a des lumières partout : une profusion de bougies que l'on a préalablement allumées, pour juger de l'effet. Et Madeleine, éblouie par cet éclairage, a déclaré que c'était « beau, pire qu'à une Fête-Dieu ».

La comtesse ne demandait pas autre chose ; et ce témoignage spontané d'un simple d'esprit lui prouva que son installation était réussie.

Du reste, il y a, en revanche, surabondance de fleurs et de verdure, et cette décoration sauve du moins la chapelle improvisée d'une banale et prétentieuse vulgarité.

Renée, promue aux fonctions de demoiselle d'honneur, a choisi dans sa modeste garde-robe d'émigrée, une jolie toilette claire qui lui sied à ravir. L'aimable enfant, sans chercher à s'expliquer la subite résolution de sa cousine, est ravissante, malgré une inquiétude vague dont elle ne peut se défendre.

L'abbé de Faronville, rajeuni, transfiguré, a retrouvé sous ses vêtements d'une autre époque, son grand air et sa haute mine. Quant à Mme de Rougemont, ayant perdu depuis six ans certaines notions d'élégance, elle s'est affublée d'une toilette beaucoup trop jeune, avec une quantité de dentelles et de bijoux qui font s'esbaudir les gens, et froncer les lèvres au vieux chevalier.

La cérémonie est fixée pour onze heures.

Valentine, au grand scandale de la comtesse qui voudrait l'aider à sa toilette, ne s'est pas encore montrée. La jeune fille a prétendu se passer de tout secours étranger pour s'habiller à son loisir, et pour cela s'est enfermée.

Ne pouvant tenir en place, Mme de Rougemont cogne de cinq en cinq minutes à la porte, et crie à travers la serrure :

« Eh bien ! êtes-vous prête, enfin ? »

« Tout à l'heure, chère maman, répond tranquillement Valentine.

Il est dix heures trois quarts, et le vicomte de Montville n'est pas encore arrivé, non plus que son ancien précepteur, le vieux prêtre réfractaire attendu avec tant d'impatience.

Ce retard inconcevable fait perdre

entièrement la tête à la comtesse qui commence à redouter un accident.

On entend sur le chemin de Crottes, un trot rapide.

« C'est lui ! s'écrie la bonne dame en se précipitant à une fenêtre du salon-chapelle dont toutes les bougies flambaient.

Pas encore ! C'est le juge de paix Bouvard, accompagné de son fils, le capitaine. Ce dernier vêtu de son vieil uniforme de l'armée de Sambre-et-Meuse, que Renée connaît si bien, et dont la vue lui rappelait de si chers souvenirs, fait soudain battre son cœur.

Les deux cavaliers précèdent seulement de quelques pas, une charrette de paysans, dans laquelle roulent, avec force cahots, un vieux couple et deux adolescents.

La voiture s'arrête au moment où Bouvard père et fils mettent pied à terre. La comtesse, intriguée, voit descendre les deux bonnes gens, que le juge introduit sous la voûte du château, en leur témoignant toutes sortes d'égards. Vêtus de leurs habits de fête, l'air étonné, intimidé, les vieillards, complètement impotents, s'avancent cahin-caha, en s'aidant de béquilles, qui toquent lourdement sur les dalles.

A ce moment, Valentine ouvre sa porte, descend le grand escalier, pénètre dans le salon, et souhaite cordialement la bienvenue à ces premiers arrivants.

Interdite, ne sachant que penser, ne trouvant pas une parole, Mme de Rougemont regarde alternativement Bouvard, le capitaine, les deux vieux et les adolescents et surtout sa fille, dont l'aspect est réellement dramatique.

Très pâle, mais calme, résolue, portant fièrement sa belle tête, Valentine est rigoureusement vêtue de satin noir. Pas un bijou, pas une dentelle, pas un ornement, rien ! Le satin a parfois comme des miroitements de métal, quand aux plis de la longue robe à traîne, aux cassures des manches, s'accrochent les lueurs des bougies, et alors, devant ce deuil tragique, le salon prend des aspects terrifiants de chapelle ardente.

« Ma mère, dit la jeune fille après un affectueux serrement de main aux deux Bouvard, j'ai l'honneur de vous présenter Jean-Louis Foucher, fermier à Gautay, sa femme et leurs enfants.

« Qu'ils soient les bienvenus, ma fille, répond la comtesse, dominée par le regard clair de Valentine.

« Jean-Louis Foucher est ancien tenancier de Montville... J'ai cru devoir l'inviter à la cérémonie, pensant que le vicomte serait heureux de recevoir des gens ayant appartenu à sa famille.

« Vous avez eu là une excellente idée, mon enfant, dit la bonne dame, soudain rassérénée, en songeant qu'autrefois les seigneurs daignaient faire participer les vassaux à certaines de leurs fêtes.

C'était en effet très bien : cela vous avait un petit air féodal et protestait, avec le salon transformé en chapelle, contre l'affreux régime qui avait broyé les anciens privilèges.

Onze heures moins cinq minutes. Pas de vicomte, pas de curé. Valentine, en femme qui se consolerait aisément d'une absence plus longue encore, parle avec une absolue liberté d'esprit aux vieux fermiers, et les met à l'aise avec son exquise bonté.

Un grand bruit de roues, un galop furieux, des claquements de fouet se font entendre. Une voiture lancée à fond de train apparaît, tourne court et s'engouffre sous la voûte.

« C'est lui, enfin ! ce cher vicomte, s'écrie Mme de Rougemont à laquelle fait perdre toute mesure une angoisse mal dissimulée.

C'est, en effet, le seigneur de Jouy. Il saute lestement de la voiture, abaisse respectueusement le marche-pied en refusant le service du valet, et tend la main à un vieillard d'aspect vénérable, pour l'aider à descendre.

Il s'avance vers le salon, et s'inclinant avec une courtoisie un peu hautaine, s'excuse d'un retard imputable à un accident.

« Rien de grave ? n'est-ce pas, vicomte, dit en minaudant la comtesse.

« Une chute, dans le grand escalier de pierre, dont a été victime l'abbé Lejeune, mon vénérable ami...

« Madame la comtesse, ma chère fiancée, permettez-moi de vous présenter ce saint homme, préservé par la Providence d'un danger auquel je ne puis penser sans frémir.

« Alourdi par les fatigues et le poids des années, il a fait un faux pas et faillit se briser le crâne...

« Ah ! mon Dieu !... s'écrie Mme de Rougemont, les larmes aux yeux... mais, du moins, vous ne souffrez plus, n'est-ce pas, mon père ?...

Le « saint homme » sur lequel Valentine fixe ses yeux clairs, balbutie un remerciement et s'assied, comme épuisé, dans un grand fauteuil.

Requinqué de neuf, rasé de frais, il paie de mine et offre un aspect très décoratif, avec ses longs cheveux blancs, son habit à la française, son gilet, ses culottes de drap noir, ses bas de soie, ses souliers vernis à boucle d'argent, ses manchettes très simples, son jabot sur lequel s'étale un rabat, seul signe de dignité ecclésiastique.

Onze heures sonnent en ce moment à la grande pendule Louis XIV.

« Onze heures ! murmure Valentine avec un affreux serrement de cœur.

« Viendra-t-il ?

Tout entier à la présentation de son « vénérable ami », le vicomte a salué distraitement l'assistance. Il a bien aperçu le juge et le capitaine, mais son regard ne s'est point arrêté sur les paysans qu'il remarque en dernier lieu. Leur aspect ne lui rappelle aucun souvenir, et il se dit :

« Quelque père et mère nourriciers. Il va se lever pour commander qu'on déchargeât la malle contenant les ornements sacerdotaux et les différents objets du culte.

Le dernier coup de onze heures tinte et Valentine, dont l'angoisse devient plus atroce, murmure de nouveau :

« Viendra-t-il ?... faut-il donc mourir ?...

Le timbre vibre encore. On entend des pas pesants ébranler les marches du perron de la cour. Les pas se rapprochent, retentissent dans le vestibule et lentement, la porte du salon s'ouvre à deux battants.

Pendant un moment, il semble à Valentine que son cœur cesse de battre, et soudain son visage resplendit d'une joie surhumaine.

Deux hommes d'aspect étrange et réellement déconcertant apparaissent dans l'embrasure.

L'un gigantesque, les épaules affaissées, le visage caché par une épaisse barbe noire et les mèches longues, emmêlées d'une chevelure inculte tombant jusque sur le dos et la poitrine. Ses grands yeux bleus, au regard magnétique ont des reflets d'acier, en se fixant intrépidement sur l'assistance interdite. Ils s'arrêtent pour un moment sur Valentine, avec une expression de tendresse, de dévouement, si absolus et si intenses, que la jeune fille éperdue se rapproche instinctivement, et voudrait crier un nom qui jaillit de son cœur à ses lèvres.

Un nouveau regard plus rapide encore, chargé d'une muette prière, l'invite au calme, au silence, et semble lui dire :

« Patience !

L'autre inconnu, de moyenne stature, taillé en plein bloc, s'avance près de son compagnon jusqu'au milieu du salon et contemple avec une haine farouche le seigneur de Jouy étonné, vaguement inquiet, malgré son audace habituelle.

Tous deux sont vêtus, comme les plus pauvres journaliers, de longues blouses en grosse toile écrue, attachées à la ceinture avec une sangle de cuir, et portent le tablier également en cuir des bûcherons. Le plus petit est muni de la serpe et de la hache à large taillant dont ses mains robustes étreignent le manche.

D'où viennent ces deux hommes dont l'aspect énigmatique et formidable contraste si étrangement avec l'entourage, avec le salon où flambent une profusion de lumières, et au fond duquel se dresse un autel ?

La grande porte d'entrée est rigoureusement close, la grosse cloche d'appel n'a pas retenti, le chien de garde n'a pas aboyé, le jardinier Guérin, le cocher Leluc n'ont rien vu...

Encore une fois d'où viennent-ils ?

Et Valentine, se rappelant les incursions nocturnes de l'ami inconnu dans l'enclos de Rougemont sourit, pleine de confiance, et jette au faux Montville un regard de défi.

Brusquement, la comtesse rompt ce charme.

« Quels sont ces... individus ? dit-elle en pinçant les lèvres, avec sa voix de tête des mauvais jours.

Le capitaine Bouvard se levait en même temps, s'avancant vers le plus grand, lui étreignait chaleureusement les mains et murmurait :

« Blairiot !... mon cher Blairiot ! je vous retrouve enfin.

« Et toi aussi, mon bon Pitois.

« Mes invités, ma mère, répondait Valentine à la comtesse interloquée.

« Eh ! bien, ma fille, vous avez là des connaissances fort distinguées, et dignes d'une jeune fille de votre rang.

« Quelque flatteuse que soit pourtant leur compagnie, je les invite formellement à passer à la cuisine... si toutefois mes gens veulent frayer avec eux.

A cette insulte idiote, Blairiot redresse, indigné, sa haute taille, et semble s'incruster au tapis.

Le capitaine Bouvard intervient avec respect, mais avec fermeté, en homme qui ne renie pas ses amis.

« Que Madame la comtesse me permette un mot.

« Cet homme que je connais seulement sous le nom de Blairiot, m'a sauvé la vie, et je puis affirmer que jamais cœur plus noble et plus généreux ne battit dans une poitrine de gentilhomme.

« Il vous a sauvé la vie, mon cher Monsieur Bouvard ; j'en suis vraiment fort aise !

« Vous pouvez en conséquence le recevoir chez vous, si bon vous semble, sur le pied de la plus parfaite égalité...

« Mais, ici, je suis maîtresse de mes relations, et le citoyen... vous dites : Blairiot, hein ! va quitter, de gré ou de force, ma maison.

« J'aurai donc le regret de la quitter avec lui.

« Mon Dieu !... comme il vous plaira... je le regretterai... pour vous, mon cher !

A ces mots la comtesse tire violemment un cordon de sonnette. Etienne Leluc, le factotum, accourt, vêtu d'une livrée toute neuve dont il est pas mal embarrassé.

« Etienne, mettez-moi ces deux croquants dehors... et tout de suite !

Etienne secoue la tête avec un geste de dénégation, et s'approche de Blairiot comme pour lui prêter main-forte.

« Ah ! ça, que se passe-t-il donc ici, s'écrie la bonne dame suffoquée d'indignation ? »

« Ma maison est envahie par des espèces de mendiants... mes amis m'abandonnent pour eux... Vicomte ! faites-moi respecter !

« Quant à vous, Etienne, sortez, vous n'êtes plus à mon service.

« Voilà une parole que Madame la comtesse regrettera, dit en se retirant l'ancien cuirassier de la légion germanique.

Et comme le Seigneur de Jouy se levait pour obéir à sa future belle-mère, Valentine, pâle, frémissante, saisit la main de Blairiot et dit :

« Cet homme restera là !

« Et toi, coquin, gronde Pitois, en brandissant sa cognée, touche pas à Blairiot, ou je te fends la tête.

A ces mots, l'abbé de Faronville indigné se lève ; Mme de Rougemont fait de grands gestes et appelle au secours ; le soi-disant abbé Lejeune se tortille très mal à l'aise sur son fauteuil, pendant que les deux Bouvard attendent froidement la fin de cette scène indescriptible.

« La paix ! Pitois ; commande Blairiot à son ami qui laisse lourdement retomber sa terrible cognée.

« Laissez-moi parler !

« Capitaine Bouvard, merci !... et vous aussi, Valentine, du fond du cœur, merci !

Valentine, radieuse, n'a pas quitté la rude main qu'elle étreint follement, éperdument et qu'elle sent palper, vibrer entre les siennes.

« Valentine !... Il appelle Mlle de Rougemont : Valentine, ce mendiant... ce croquant... s'écrie suffoquée la comtesse.

Le seigneur de Jouy commence à faire grise mine et à sentir le ridicule de sa situation, en voyant sa fiancée dévorer des yeux cet humble artisan dont le regard flamboyant lui cause une angoisse dont il ne peut se défendre.

La jalousie le mord au cœur, et, fouetté par les coups d'œil de la comtesse et du vieux chevalier, il essaye de nouveau d'intervenir.

(Lire la suite au prochain numéro.)





**TUÉ PAR UN MÉDECIN.** — Un docteur très connu à New-York, était l'amant de la femme d'un banquier. Ce dernier, rentrant chez lui inopinément dans l'après-midi, surprit les deux amants. Une dispute éclata entre les deux hommes. Le médecin, tirant un revolver de sa poche, en déchargea plusieurs coups sur le banquier qui tomba mort aux pieds de sa femme.

ÉTATS-UNIS.



**LA PEUR DU CHOLÉRA.** — Des paysans de Lipka, voyant des infirmiers occupés à désinfecter une villa où sévissait le choléra, ont, par ignorance, pris peur des appareils de désinfection qu'ils ont cru devoir répandre au contraire le fléau. Ils se précipitèrent dans la villa, brisèrent les appareils et blessèrent les infirmiers.

RUSSIE.



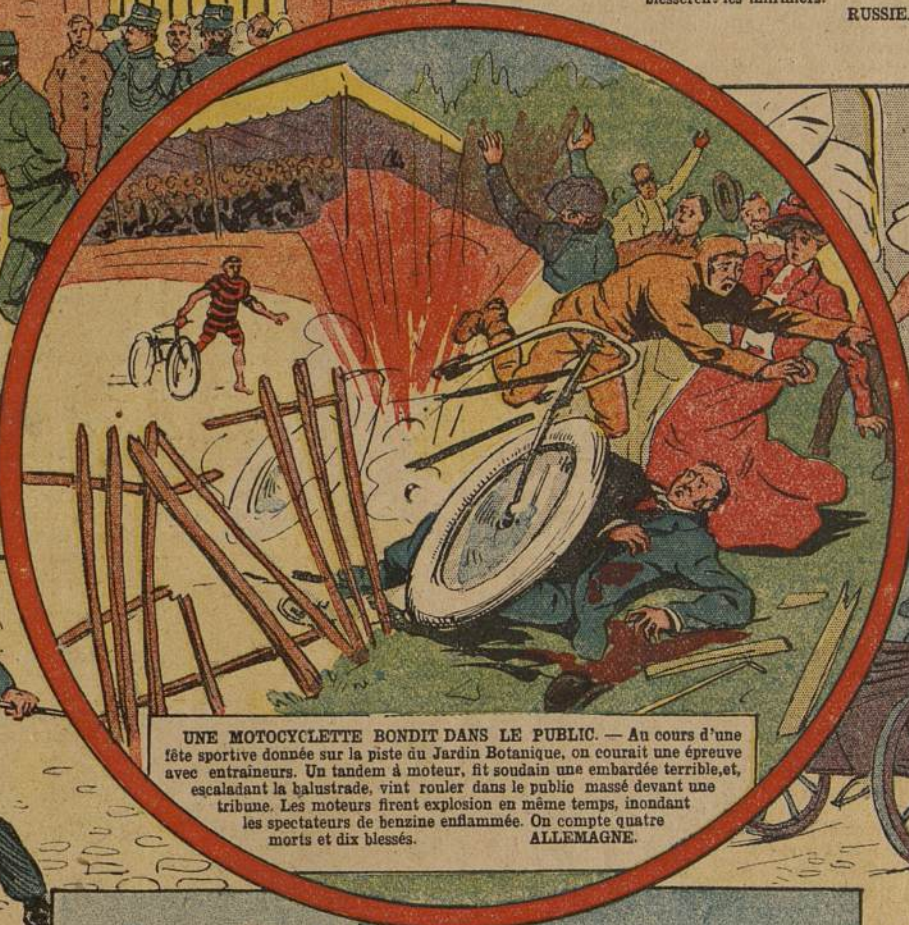
**UN PARRICIDE.** — Une jeune fille de seize ans s'était rendue à une fête qui avait lieu dans un village voisin. Elle y passa la nuit. Le lendemain, à son retour, sa mère lui fit d'amères remontrances. Furieuse, la jeune fille se précipita sur elle, la main armée d'un rasoir, et trancha la gorge de sa mère.

BELGIQUE.



**DRAME DANS UNE PRISON.** — Les prisonniers de Clairvaux se sont mutinés, au nombre de 280, et ont refusé de reprendre leur travail; ils ont brisé plusieurs vitres et ont mis le feu à une voiture de bois. Pendant qu'on mettait en cellule quelques-uns des révoltés, l'un d'eux saisit une barre de fer et tenta d'en frapper un gendarme. Un gardien l'aperçut, et fit feu sur lui, le blessant grièvement à la tête.

CLAIRVAUX-SUR-AUBE.



**UNE MOTOCYLETTE BONDIT DANS LE PUBLIC.** — Au cours d'une fête sportive donnée sur la piste du Jardin Botanique, on courait une épreuve avec entraîneurs. Un tandem à moteur, fit soudain une embardée terrible, et, escaladant la balustrade, vint rouler dans le public massé devant une tribune. Les moteurs firent explosion en même temps, inondant les spectateurs de benzine enflammée. On compte quatre morts et dix blessés.

ALLEMAGNE.



**SOLDAT ASSASSIN.** — Un volontaire du 10<sup>e</sup> régiment de hussards, victime de taquineries de la part de ses camarades, résolut de se venger. Il se leva pendant la nuit, et tua d'un coup de revolver un élève officier. Il blessa ensuite un autre de ses camarades qui tentait de l'arrêter.

ALLEMAGNE.



**UN CRIME POLITIQUE.** — Un membre de l'Union du Peuple Russe, qui avait pris part à l'assassinat d'Herzenstein, et s'était enfui ensuite, était l'objet de soupçons de la part de ses complices. Ceux-ci lancèrent à sa poursuite des émissaires qui le retrouvèrent à Saint-Petersbourg et le tuèrent à coups de revolver.

RUSSIE.



**LA FIN D'UNE CORRIDA.** — Des toréadors ayant été sérieusement blessés dans une corrida, à San-Fernando, la direction mit fin à la représentation. Le public, mécontent, envahit l'arène. Une bataille s'engagea au cours de laquelle il y eut trois morts et plus de cinquante blessés.

PORTUGAL.



**LES AUTOPHOBES.** — M. Vanderbilt, le milliardaire américain, qui voyage en automobile, passait à Kussnach, lorsque des paysans lui lancèrent des pierres et le frappèrent à coups de bâton. Il put cependant leur échapper en lançant sa voiture à toute allure.

SUISSE.



**UN ENLEVEMENT.** — Un député avait promis la main de sa fille à un étudiant en droit. La jeune fille ne voulait pas cependant de ce mariage. Le député et sa fille étaient dans une voiture, devant la gare de Palerme, quand une automobile, passant à toute vitesse heurta la voiture. Au même moment, deux hommes s'emparèrent de la jeune fille et la jetèrent dans leur auto qui partit à toute vitesse, pendant que les agents tiraient en vain sur le ravisseur.

SICILE.



**UNE MÈRE QUI TUE SON FILS.** — Deux frères, habitant Saverne, se prirent de querelle à propos d'un motif futile. L'aîné, plus fort que son cadet, eut vite fait de le terrasser, et, poussé par la colère, l'avait déjà à demi étranglé. Atfoyée, la mère voyant son enfant en péril, intervint, et, armée d'un revolver, elle fit feu sur son fils aîné qui fut tué sur le coup.

ALSACE-LORRAINE.

Henry Sturmer





## LA SEMAINE CRIMINELLE DANS L'OUEST

**UN INFANTICIDE.** — Le patron d'une domestique, se présentait hier matin au commissariat de la troisième section. Il déclarait que, dans la nuit, cette domestique était accouchée d'un enfant du sexe masculin bien constitué. Vers minuit, cette fille étrangla son enfant au moyen d'un lacet de taffetas. On le trouva caché derrière une malle placée dans sa chambre. Le coupable a été arrêté. **LE HAVRE.**



**UNE GRAVE AFFAIRE.** — Deux voisins, habitant un immeuble de la rue d'Arcole, se prirent de querelle. La discussion ayant dégénéré en rixe, l'un d'eux s'arma soudain d'un couteau et en porta trois coups à son adversaire. Celui-ci fut atteint une première fois à l'épaule, ensuite à la cuisse gauche et finalement au ventre. Cette dernière blessure est grave. **LE HAVRE.**

**FACONNAIRE ASSAILLI.** — Une sentinelle du 31<sup>e</sup> régiment d'artillerie, en faction aux docks, a été attaquée par deux individus, qui avaient résolu à franchir le mur d'enceinte. Les deux malfaiteurs ont été plusieurs coups de revolver sur l'artilleur. Le soldat a riposté en déchargeant son carabine sur ses agresseurs. Ceux-ci ne semblent pas avoir été atteints. **LE MANS.**



**MEURTRIER DE SA FEMME.** — Un ancien facteur, marié avec une jeune femme de 29 ans, faisait mauvais ménage avec celle-ci. Le mari était ivrogne; la femme passait pour être de mœurs faciles. Une scène terrible éclata l'autre jour entre eux. Le facteur, furieux, terrassa sa femme et l'étrangla. **VIMOUTIERS.**

**RIXE ENTRE MATELOTS.** — Une rixe sanglante a eu lieu entre des matelots du Duguay-Trouin et des pêcheurs. Un matelot de l'Etat a été grièvement blessé d'un coup de couteau au sein gauche et plusieurs pêcheurs légèrement blessés. Quatre de ces derniers sont arrêtés. **QUIBERON.**



**TRAGIQUE DISCUSSION.** — Il était environ 10 heures du soir, quand un garçon de café aperçut un homme ivre, qui venait tomber sur le chemin de Bel-Air, au milieu d'un groupe de fillettes. Il lui fit des observations, mais l'ivrogne, furieux, vint frapper le garçon au visage. Celui-ci était porteur d'un fusil chargé. Pendant la lutte, le coup partit, et l'ivrogne, atteint en pleine figure, tomba, la mâchoire fracassée. **SAINT-NAZAIRE.**

**CULTIVATEUR ATTAQUÉ.** — Un habitant de Limetz avait à son service un dévoué d'une colonie pénitentiaire qu'il dut renvoyer de chez lui. Le misérable, armé d'un rasoir, trancha un doigt à son patron. Celui-ci saisit son revolver et tua le doigt de son ancien employé. **MANTES.**



**LARDÉE A COUPS DE TRANCHET.** — Un cordonnier faisait mauvais ménage avec sa femme qu'il accusait d'infidélité. Une discussion terrible eut lieu entre eux l'autre jour. Le cordonnier furieux, s'arma d'un tranche et en porta de nombreux coups à sa femme, qui ne tarda pas à expirer. **NOYAL-SUR-VILAINE.**

## LE MANNEQUIN VIVANT

II\* (suite).

Et prenant son courage à deux mains, car c'était un timide, il entra chez la corsetière, à son tour, un beau matin, alors que le mannequin n'était pas encore dans la vitrine.

— Monsieur désire un corset? demanda M<sup>me</sup> Polasson en accourant au-devant de lui.

— Merci, je n'en use pas... je suis venu pour autre chose.

— Est-ce encore un loufoque qui va me demander mon mannequin en mariage? pensa la corsetière... Ah! le qu'il en fait tourner des têtes!

— Madame, dit Jacques, vous avez à votre devanure une merveille de mécanique.

— Vlan, ça y est... se dit-elle... lui aussi!

— Chaque jour, je viens voir manoeuvrer cet étonnant mannequin, mais c'est en vain que j'ai voulu percer ce mystère... Je suis ingénieur, madame... la mécanique ne doit pas avoir de secret pour moi, c'est pourquoi je vous demanderai instamment de me faire voir l'intérieur de votre mannequin...

— Monsieur ce que vous me demandez est impossible!

— Ah! supplia-t-il, laissez-moi seulement y jeter un coup d'œil... un simple coup d'œil...

— Un coup d'œil, polisson! hurla la corsetière à bout de patience. Voulez-vous bien me ficher le camp!

Jacques sortit très penaud et fort navré, comme on pense.

M<sup>me</sup> Polasson alla encore cette fois raconter à son atelier ce qui venait de lui arriver:

— Il m'est venu un autre loufoque, s'écria-t-elle... Cette fois c'est un grand brun.

— Avec une petite moustache?... demanda Georgette.

— Oui, ah! le polisson!... Il m'a demandé de le laisser seul avec mon mannequin.

La jeune fille soupira:

— Puisqu'il me prend pour une mécanique!

Le jour suivant, le mannequin eut pour Jacques un sourire spécial.

— De plus en plus étrange! se dit le jeune bête. Quelle merveilleuse machine! Vaucanson n'était qu'un pignouf à côté de celui qui a fait cette merveille... Ah! il faudra que je surprenne ce mystère, coûte que coûte!

III

Cependant la passion de M. Tapaleau tournait au délire. Le vieil monsieur restait maintenant chaque jour immobile, en extase, sur le trottoir, devant la boutique, pendant les deux heures que le mannequin était exposé.

Sans se rebuter, il revint chez la corsetière.

— Madame, lui dit-il, avez-vous réfléchi à ma proposition?

— Inutile, monsieur!

— Madame, j'offre aujourd'hui vingt mille francs de votre mannequin.

— Vingt mille francs!... nom d'une baleine!!! Mais, hélas! puisque je vous dis que c'est impossible!

— Vous réfléchirez... voici mon adresse... vous m'écrirez si vous acceptez mes conditions.

On juge si M<sup>me</sup> Polasson fit son petit effet lorsqu'elle alla raconter à ces demoiselles de l'atelier qu'on lui offrait vingt mille francs pour avoir son mannequin.

Georgette réfléchissait:

— A quoi pensez-vous, Georgette?... demanda M<sup>me</sup> Polasson... Vous regrettez de n'être pas en cire?...

— Non, mais j'cherche... Si on pouvait lui faire une bonne farce à ce vieil olibrius... Tiens! une idée... vous m'avez dit qu'il ne pouvait souffrir les femmes, votre bonhomme!

— Oui, vu qu'il en a déjà consommé trois pour sa part et qu'il sait ce qu'en vaut l'aune.

— Alors, dit Georgette, nous allons rire. Et cliquant de l'œil, elle ajouta:

— Laissez-moi un peu réfléchir à tout ça... La petite ne fut pas longue à combiner son truc. Le lendemain, M<sup>me</sup> Polasson écrivit au vieux de passer lui parler.

Il accourut radieux.

— Madame, vous consentez? dit-il, tremblant de joie.

— Oui, je consens à vous le donner, mais à une condition... c'est que je le ferai moi-même transporter chez vous, car il est excessivement fragile et il faut qu'il soit monté dans des conditions spéciales...

— C'est assez compliqué, et même, pour que votre surprise soit plus vive, je l'installerai en votre absence dans votre chambre à coucher.

— Faites donc, madame, le plus tôt possible, s'écria M. Tapaleau ravi; je serai absent de chez moi toute la journée; je vais vous donner la clef de mon appartement et j'écarterai les domestiques pour qu'ils ne vous dérangent point.

Le soir même, Georgette, enfoncée jusqu'à mi-corps dans son piédestal de simili-marbre, était installée dans la chambre du vieux monsieur, lançant des ceillades et soupirant gentiment en mettant son corset, comme elle le faisait à la devanure de la boutique.

— Voici le mannequin, dit M<sup>me</sup> Polasson à M. Tapaleau qui arriva lorsque tout fut arrangé... Et elle s'en alla, le laissant en tête à tête avec Georgette.

Le vieux birbe en bavait de joie...

— Quelle est belle!... bafouillait-il. Et il resta en extase, hypnotisé d'admiration. Il fut tiré de sa torpeur par un bruit étrange... ou tout au moins étrange en la circonstance, car, en réalité, il n'avait rien d'extraordinaire...

Il lui sembla que le mannequin avait parlé!

Oui, de ces lèvres gentiment entr'ouvertes, s'élevait envolé cette phrase formidable:

— En as-tu assez, vieux birbe?

M. Tapaleau fit un bond prodigieux, se frotta les yeux et se dit:

— Je rêve!

La voix récidiva:

— T'as pas fini, vieux hibou!

Pour le coup, M. Tapaleau fut en proie à une venette carabinée. Hélas, il n'était pas au bout de ses étonnements!

Georgette, qui commençait à avoir des fourmis dans les jambes, sauta de son piédestal et s'avança vers le bonhomme.

Celui-ci poussa un cri extravagant et resta bouche bée. Son râtelier venait de se détraquer et il ne pouvait plus refermer la bouche!

Il meuglait:

— Meue! meue!

— Ça t'épate, ça, hein, mon vieux canard? dit Georgette.

— Meue! meue!

— Tu n'es pas content d'avoir une femme qui ne soit pas en cire?...

M. Tapaleau parvint à se flanquer un coup de poing si formidable sous le menton qu'il fit déclancher son râtelier et put enfin reprendre l'usage de ses mandibules.

— Une femme! s'écria-t-il... Comment êtes-vous ici?

— Comment j'y suis!... Ah bien! c'est farce! Tu le sais mieux que personne puisque c'est toi qui m'as donné le soufflé... la vie... qui, d'une simple cire a créé une femme...

Elle reprit, avec un geste superbe de ses bras étendus:

— C'est ton amour qui m'a insufflé la vie... Sous tes effluves ardents, la statue de cire s'est animée... et c'est une jolie femme qui, maintenant, vient à toi.

— J'ai... j'ai créé une femme!... bafouilla M. Tapaleau. Moi qui ne peux pas les sentir!... Horreur!

Des domestiques vinrent et emmenèrent le bonhomme pour lui faire prendre une douche.

La jeune fille, sans demander son reste, s'enveloppa dans un long manteau et partit. Mais elle ne rentra pas chez elle, elle avait son idée.

Elle pensait au jeune ingénieur qui avait tant supplié M<sup>me</sup> Polasson de lui laisser voir son mannequin. Ce fut chez lui qu'elle se rendit.

Il habitait un logement au cinquième étage d'une vieille maison silencieuse. Georgette alla frapper à sa porte. Jacques lui-même vint ouvrir. Il resta tout interdit en voyant une femme.

Caracunen'avait encore franchi le seuil de son logement de savant.

Sans s'inquiéter de son émoi, la jeune fille entra dans le cabinet où, à la lueur d'une lampe, le jeune homme, tout à l'heure, travaillait.

Sur sa table, des papiers épars étaient couverts de chiffres. Justement, il était en train de chercher obstinément la formule du mouvement du mannequin de M<sup>me</sup> Polasson...

D'une pichenette, Georgette envoya sauter toutes les papiers, et, laissant glisser son manteau à ses pieds, elle apparut décolletée et souriante comme elle était dans la vitrine.

— Elle! dit Jacques d'une voix étranglée.

— Eh! oui, moi!... s'écria la jeune fille... J'ai su par la patronne que vous désiriez vivement connaître le secret de son mannequin... Eh bien! maintenant vous êtes fixé... Le mannequin de la patronne, c'est tout simplement une femme en chair et en os.

On lisait dans les yeux du jeune savant un tel air de désappointement que Georgette s'inquiéta:

— Est-ce que vous m'en voulez d'être venue? dit-elle.

— Quand je pense, murmura-t-elle, qu'avec toute ma science je n'ai pu reconnaître une femme!... A quoi ai-je été perdre mon temps jusqu'à ce jour?... Au diable la science!

Et prenant ses bouquins à poignées, il les lança par la chambre. Puis allant s'agenouiller aux pieds de la jeune fille, il soupira:

— Me pardonnez-vous de vous avoir méconnue si longtemps?... Je vous aimais sans le savoir!... Depuis un mois je ne pense qu'à vous... Il la regarda passionnément en ajoutant:

— On m'a appris bien des choses depuis que je suis au monde, il ne me reste plus qu'à apprendre le bonheur!

— On m'a appris bien des choses depuis que je suis au monde, il ne me reste plus qu'à apprendre le bonheur!

Vous pensez que cette fois la jeune fille ne se sauva pas...

FIN

(Reproduction interdite.)



## LA SEMAINE CRIMINELLE DANS L'EST

**UNE RIXE.** — Un sapeur-pompier suivait une retraite aux flambeaux, quand il fut atteint par une pierre, qu'on lui avait lancée. Il voulut protester, mais il fut frappé en plein visage par un jeune homme. Pour se défendre, il abattit sa torche sur le visage de son agresseur qui fut gravement blessé. **REINZ.**



**LA JALOUSIE.** — Un ouvrier tailleur s'était tenu sous le pont de la route de Tournus à Saint-Gengoux-le-Rational, en compagnie d'une jeune fille qu'il courtisait. Une scène, provoquée par la jalousie, éclata entre eux. Soudain, le tailleur fit feu par deux fois sur sa compagne, qui expira aussitôt. Le meurtrier se logea ensuite deux balles dans la tête. **MACON.**

**AGRESSION NOCTURNE.** — Deux jeunes apaches rencontrèrent rue des Carmes un ouvrier qui regagnait son domicile. Le malheureux, après avoir été frappé avec la dernière brutalité, fut entièrement dévalisé. **REIMS.**



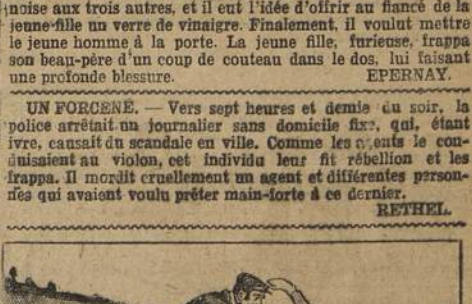
**SAUVAGE AGRESSION.** — Un jeune cultivateur regagnait son domicile lorsque, en passant devant un café, il fut assailli sans motif, par six Italiens qui le terrassèrent et le rouèrent de coups. Puis, l'un des Italiens plongea son couteau dans le dos du cultivateur. L'état du blessé est très grave. **REIMS.**

**ASSASSINE ET JETÉ A L'EAU.** — Deux hommes qui s'étaient attardés dans les débits du quartier se prirent de querelle au bord du Doubs. L'un d'eux tua son adversaire et le précipita dans le Doubs. Le crime eut lieu avec la complicité de deux débiteurs de la victime. **VILLE-DU-PONT.**



**TUÉ PAR SA BELLE-FILLE.** — Dans une maison de la rue Chocatelte, une querelle éclata entre une jeune fille, son fiancé, sa mère et le mari de celle-ci. Le beau-père chercha noie aux trois autres, et il eut l'idée d'offrir au fiancé de la jeune fille un verre de vinaigre. Finalement, il voulut mettre le jeune homme à la porte. La jeune fille, furieuse, frappa son beau-père d'un coup de couteau dans le dos, lui faisant une profonde blessure. **EPERNAY.**

**UN FORCENÉ.** — Vers sept heures et demie du soir, la police arrêta un journalier sans domicile fixe, qui, étant ivre, causait du scandale en ville. Comme les agents le conduisaient au violon, cet individu leur fit rébellion et les frappa. Il mordit cruellement un agent et différentes personnes qui avaient voulu prêter main-forte à ce dernier. **RETHEL.**



**UN MARI QUI NOIE SA FEMME.** — Un cocher, séparé depuis quelque temps de sa femme, s'était mis à sa recherche. Il la rencontra au bord de la Marne. Aussitôt, il bondit sur elle et la jeta à l'eau. Puis, comme la victime essayait de revenir sur la rive, le misérable plongea à son tour, et la maintenant sous l'eau. Quand l'asphyxie eut fait son œuvre, il lâcha le cadavre qui disparut. **CHALONS-SUR-MARNE.**



Concours n° 18 (8 séries)

### Les 8 Evasions de Zizi Bobinard

dit « FIL-DE-FER »

HUITIÈME SÉRIE

Pour cette huitième série, il faut trouver non seulement le nom de la ville, mais encore la date de l'évasion (mois et jour).

Tout envoi partiel sera éliminé d'office. Les huit solutions et les huit bons devront être adressés à M. Lecoq, à l'Œil de la Police, 8, rue Saint-Joseph, Paris, avant le dimanche 8 août. Prière de n'y joindre ni timbres, ni mandats.

**UN MONSIEUR** offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczéma, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infaillible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert, et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu. Ecrire par lettre ou carte postale à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

### Guérison de l'alcoolisme. L'ivrognerie n'existe plus.

Un échantillon de la Poudre Coza est envoyé gratis.



Peut être donné dans du café, du thé, du lait, de la liqueur, de la bière, de l'eau ou de la nourriture, sans que le buveur ait besoin de le savoir.

Méitez-vous des contrefaçons !

La Poudre COZA produit l'effet merveilleux de dégoûter l'ivrogne de l'alcool (bière, vin, absinthe, etc.). La poudre Coza opère silencieusement et si sûrement que la femme, la sœur ou la fille de l'intéressé peut la lui donner à son insu et sans qu'il ait jamais besoin de savoir ce qui a causé le changement.

La Poudre COZA a reconléité des milliers de familles, sauvé des milliers d'hommes de la honte et du déshonneur et en a fait des citoyens vigoureux et des hommes d'affaires capables; elle a conduit plus d'un

jeune homme sur le droit chemin du bonheur et prolongé de plusieurs années la vie de beaucoup de personnes.

La maison qui possède cette merveilleuse poudre envoie gratuitement à tous ceux qui en font la demande un livre de remerciements et un échantillon. Correspondance en français.

Mme ROUSSEAU, à Angers (Maine-et-Loire), écrit :

« Vous qui faites des heureux, que le bon Dieu vous bénisse ! L'effet de votre poudre Coza est merveilleux, voilà 3 semaines que mon mari en prend sans le savoir. Il ne buvait pas d'alcool, mais le vin lui faisait beaucoup de mal. Il prend 2 doses de Coza tous les jours. Mon mari travaille maintenant jusqu'à neuf heures du soir sans être fatigué; il est plus aimé avec ses clients. Il est plus doux et pas du tout nerveux comme il était auparavant. »

La poudre Coza est garantie inoffensive. On trouve la poudre Coza dans toutes les pharmacies et au dépôt indiqué ci-dessous. Les pharmaciens ne donnent pas d'échantillons, mais donnent gratuitement le livre d'attestations à ceux qui se présentent à leur pharmacie. Toutes demandes par la poste sont à envoyer directement à

### COZA HOUSE

76, Wardour Street, LONDRES, 2660, Angleterre  
 Dépôts : à Paris, 55, rue des Petits-Champs; 132, rue La Fayette; 21, faubourg Montmartre; 45, rue de Rome; 58, rue Oberkampf; 13, place du Havre. — Amiens, 124, rue de Beauvais. — Bordeaux, 8, rue Sainte-Catherine. — Le Havre, 27, rue de Normandie. — Lille, 16, Grande-Place. — Lyon, 22, rue Lanterne. — Marseille, 1, rue d'Aix. — Nancy, 10, rue Raugraff. — Nantes, 18, rue d'Orléans. — Orléans, 263, rue de Bourgogne. — Roubaix, 32, rue Neuve. — Rouen, 22, place de la Cathédrale. — Toulouse, 63, rue Malabian. — Tours, 91, rue Colbert. — Bruxelles, 160, boulevard Ansbach. — Alger, 29, rue Rovigo.

**GOUTTES REGULATRICES LACROIX** Envoi discret contre 5 fr. Renseignements gratuits, sous pli cacheté, sur ce TRAITEMENT PERIODIQUE. — Ecrire en confiance à G. LACROIX, D<sup>r</sup>, Pharmacien-Spécialiste de province, BRUAY (P.-d.-C.).

**VICTIMES DU SORT**  
 SI VOUS VOULEZ posséder les secrets d'amour, voir la déveine vous quitter, gagner aux jeux, loteries, détruire ou jeter un sort, écarter vos ennemis, avoir chance, richesses, santé, beauté et bonheur. Ecrivez à MOORY'S, le sorcier des Roches Noires, 16, rue de l'Echiquier, Paris, qui envoie gratis son curieux petit livre

**SAGE-FEMME** 1<sup>re</sup> Cl. Discretion absol. Pension Barlet, 112, rue Réaumur Beauté des Seins. Embellissement. Ombres. — Renseignements gratis

L'ŒIL DE LA POLICE **Concours n° 18** LES 8 ÉVASIONS DE ZIZI BOBINARD **BON N° 8**

# LE CHOKE-BORED EXCELSIOR

Éprouvé pour les poudres sans fumée et les poudres noires.

À TOUT LE MONDE  
**8 Jours à L'ESSAI**  
 sans frais

Fabriqués à **St-Etienne**

**23 CENTIMES PAR JOUR**

Au Pays des bons Fusils et des Armes célèbres.



LE MEILLEUR ! LE PLUS BEAU ! LE PLUS PRATIQUE ! LE PLUS SÛR !

**21 Mois de Crédit** Toutes les garanties.

### LA CHASSE !

**É**VOCAISON délicieuse qui fait revivre les heures d'émotion les plus agréables et qui fait bondir le cœur d'allégresse et de joie !

La chasse! au grand air des plaines et des bois; la course folle, par monts et par vaux, avec la merveilleuse perspective de rentrer le soir, au logis, le carnier rebondissant de gibier magnifique! N'est-ce pas l'expression la plus vibrante, la plus complète, de la joie de vivre?...

Mais il faut un bon fusil! sinon la joie se change en regrets, en découragement, en colère parfois. Il faut un inséparable et fidèle compagnon sur lequel on puisse compter, avec la précision absolue, au moment psychologique...

Un bon fusil! c'est simple, c'est vite dit... mais ceux qui savent, par métier ou par expérience, vous expliqueront toutes les difficultés à vaincre pour se procurer sûrement ce qu'on appelle un bon fusil! Telle arme qui se vend 1.000, 1.200 francs et davantage, ne vaut pas telle autre qui se vend 130 ou 140 francs... dix fois moins, à peu près!

En parfaite confiance, permettez-nous, Lecteur aimable, de vous présenter le meilleur des fusils de chasse: le **CHOKE-BORED EXCELSIOR** fabriqué spécialement pour nous par la plus célèbre Manufacture d'Armes de Saint-Etienne (Loire).

Le **CHOKE-BORED EXCELSIOR** est le SEUL FUSIL de chasse parfait et en voici la DESCRIPTION TECHNIQUE

Calibre 16 ou 12 au choix. — Arme de haute précision. — Equilibre rationnel. — Fusil spécial pour poudres sans fumée, pyroxyliées J. M. & R. — Percussion centrale. — Fermeture à T<sup>3</sup> français. — Devant de bois à démontage automatique. — Canon acier extra-fin spécial pour les poudres pyroxyliées J. M. & R. et pour toutes les poudres noires. — Canon cylindrique à droite et choke-bored à gauche. — Bronze noir de guerre, inoxydable. — Bande spéciale striée à tenon d'accrochage, s'encasturant dans la bande. — Platines fines entaillées, rebondissantes, à deux ressorts. — Bascule en acier renforcée à grandes coquilles et à perçuteurs à ressorts. — Détentes à charnières et à ressorts. — Extracteur automatique à double guide et à grand développement. — Grosse anclaise poncée. — Poignée et devant quadrillés. — Pièces finement gravées, trempées et jaspées.

Ce modèle idéal, luxueux magnifique, correspond à tous les besoins de la chasse en France. Il est le plus recommandable et son prix excessivement réduit: 1.47 francs, le met à la portée de chacun. Ce fusil vaut LE DOUBLE de ce prix et c'est grâce à la fabrication de 2.500 modèles semblables que nous avons pu obtenir ce prix. (Voir d'autre part les conditions extraordinaires de crédit et les Primes gratuites).

Le **CHOKE-BORED EXCELSIOR** a subi les essais officiels et porte sur les canons la marque de garantie de Saint-Etienne. Ces essais se font avec les poudres sans fumée pyroxyliées les plus brisantes qui donnent, au calibre 16, jusqu'à 419 kilogrammes de pression par centimètre carré! Une vitesse initiale, constatée par les

expériences de la Direction du Service des Poudres et Salpêtres, de 252,5 mètres par seconde, à 15 centimètres de la bouche du canon! Ils se font au

### BANC D'ÉPREUVES

C'est dire que l'arme est SÛRE et qu'aucun accident n'est à craindre en employant les charges réglementaires.

Les détenteurs sont parfaites et notre système est combiné de manière à empêcher tout départ accidentel du coup.

Chacun sait que le canon de gauche n'est « choke-bored » que dans les bons fusils, ce canon est rétréci au bout et donne le coup plus serré, le plomb fait presque balle à 25 mètres et la gerbe dangereuse s'élargit beaucoup plus loin qu'avec le canon cylindrique. Avec le **CHOKE-BORED EXCELSIOR** (comme son nom l'indique) on tire vraiment profit de sa chasse. On est absolument certain de son coup de fusil.

Le prix de 147 FRANCS est payable avec un

### CRÉDIT DE 21 MOIS

c'est-à-dire que nous expédions le fusil immédiatement et sans aucun paiement préalable. Après vérification et acceptation nous faisons encaisser sans aucuns frais pour l'acheteur la somme de 7 francs au commencement de chaque mois jusqu'à complet paiement du prix total, soit 147 francs.

Nous faisons cadeau à chaque souscripteur de

### Primes Gratuites et Superbes, savoir :

- 1 Fourreau rigide pour fusil démonté, fermeture à sabot, poignée mobile en cuir, porte-bretelle et porte-cadenas, entièrement cousu à la main.
- 1 Bretelle cuir droite large pour fourreau.
- 1 Bretelle cuir 2 pièces large à l'épaule pour fusil.
- 1 Chargeur gradué 2 usages, pour poudre pyroxyliée M. et pour plombs.
- 1 Extracteur excentrique, acier poli, et à 3 roulettes ouvrir pour fusil percussion centrale.
- 1 Mandrin buis tourné.
- 1 Planche à charger.
- 1 Sertisseur à ressort et à spatule, lissoir cuivre, pouvant se visser sur une table.
- 1 Baguette à nettoyer en bois dur, se dévissant en 2 pièces, avec virole porte-chiffon.

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer, sous enveloppe, à l'adresse de

**GIRARD & BOITTE**, 46, Rue de l'Echiquier, PARIS

MAGASINS DE VENTE et d'EXPOSITION : 47, Rue d'Enghien.

MAISON DE CONFIANCE Fondée en 1885 LA PREMIÈRE DU GENRE

**Demandez**

Gratis et Franco le CATALOGUE ILLUSTRÉ des Fusils de Chasse et Armes diverses.

### SCIENCE et MAGIE ★

**VOULEZ ÊTRE AIMÉS** follement, passionnément. Apprendre à préparer les philtres et les breuvages triomphateurs de l'amour. Apprendre à jeter et à conjurer les sorts envoutés. Obtenir les faveurs que l'on désire. Découvrir les secrets les plus cachés. Savoir tout ce qui se passe dans les maisons, chez ses voisins. Acquérir beaucoup d'esprit, de mémoire et de volonté. Donner le dégoût des alcools et guérir l'ivrognerie. Prendre à la main, lèvres, oisieux et poisons. Acquérir la beauté des formes et du visage. Pouvoir guérir toutes les maladies par le geste et la prière, etc., etc. — Lisez *Science et Magie*, CATALOGUE COMPLET SUR DEMANDE. — Ecr. : Librairie GUERIN, 17, rue Lafontaine, Paris

**VOYANTE** M<sup>lle</sup> IRMA, 7, r. Tesson, Paris, par ses secrets, ses caresses, sa divination, fait réussir en tout. Consultez-la vous serez émerveillés. Env. date naissance, écriture et 1 fr.

**TALISMAN DE BONHEUR BIJOU MYSTÉRIEUX**

Renforçant, par sa radio-activité odo-électroïde, le dynamisme humain. Découverte scientifique; Centre attractif; Puissance magnétique

**FORTUNE, SANTÉ, BONHEUR**

Tout s'obtient par l'Influence Personnelle.

Toute personne soucieuse de son avenir doit posséder la bagne mystérieuse et scientifique "TOUTE PUISSANTE", dernière création des études magnétiques et hypnotiques, donnant mathématiquement le POUVOIR PERSONNEL qui fait RÉUSSIR en TOUT.

Succès certain, surprenant, mais naturel.

Mesdames, tous vos désirs seront satisfaits et vos rêves réalisés; Messieurs, tous vos projets, toutes vos ambitions réussiront au delà de vos espérances.

**GRATIS** petit livre indiquant la façon d'acquiescer la Sublime Puissance; le demander au Professeur D'ARIANYS, 49 villa des Violettes, près TOULOUSE (Hte-Gne).



# L'ŒIL DE LA POLICE



L'inspecteur MUGAT



M. BLOT, sous-chef de la Sûreté



DELAUNAY, l'assassin

La liste des victimes du devoir vient de s'allonger de deux noms : ceux de M. Blot, sous-chef de la sûreté parisienne, et de l'inspecteur Mugat. Tous deux sont tombés sous les coups d'un misérable qu'ils étaient chargés d'arrêter, dangereux malfaiteur qui s'était mis à la tête d'une bande dont la spécialité consistait à dévaliser les musées et les églises. Sur les indications d'un antiquaire, arrêté la veille, M. Blot avait été chargé de procéder à l'arrestation d'un nommé Delaunay, domicilié.

(Lire la suite, page 2)

Henry Steimer

Le Gérant : A. CHATELAIN.

## VICTIMES DU DEVOIR !

Gerbet. — Imp. Gagny.